

THEATRE DE POCHE

THEATRE DE POCHE

CES FILLES-LÀ

ÉCRIT PAR
EVAN PLACEY

TRADUIT PAR
ADÉLAÏDE PRALON

MIS EN SCÈNE PAR
FRANCE BASTOEN

ASSISTÉE DE
FANNY ESTÈVE

AVEC ASTRID AKAY, CHLÉA BORMANS, LÉNA DALEM IKEDA, ÉMILIE EECHAUTE,
VALENTINE MONSERAND, MARIE PHAN ET DAPHNÉ THIRY





CES FILLES-LÀ

1. Présentation générale de la pièce.....	4
2. Interview de la metteuse en scène.....	5
3. Quelques éléments historiques.....	7
Petite histoire de l'évolution des droits des femmes	7
Le décor : le patriarcat	12
Petite histoire des sorcières de Salem	18
Petite histoire du matriarcat	20
4. Thématiques qui traversent le spectacle.....	24
Harcèlement	24
La culture du viol	44
Le slut shaming	46
Adelphité versus instinct grégaire	48
5. Dramaturgie.....	52
6. Biographies de l'équipe artistique.....	54
7. Pistes pour prolonger la réflexion.....	60

1/ Présentation générale de la pièce

C'est le dernier jour de cours alors on court dans tous les sens pour se dédicacer nos uniformes. « Tu te souviens du jour où », « Tu te souviens du jour où », « Amies pour la vie », « On sera toujours »...

Les filles de l'école Sainte Hélène ont grandi ensemble. Elles se connaissent depuis la maternelle. Elles ont juré qu'elles seraient meilleures amies pour la vie. Alors, à l'école, elles se serrent les coudes.

Un jour, au cours d'Histoire : Biiip - Tweet - Clic ! Toute la classe reçoit le même post : une photo de Scarlett, toute nue. C'est le début du harcèlement, d'un match impitoyable au cours duquel un groupe de filles en affronte une seule ... Et c'est le groupe qui condamne ou acquitte, qui accepte ou rejette. Pour Scarlett, c'est une véritable descente aux enfers qui commence, racontée par les autres élèves. Mais de quoi Scarlett est-elle coupable, au juste ?

Drôle, explosive, inspirée de faits réels, la pièce explore le pouvoir du groupe, les pressions que la génération numérique d'aujourd'hui s'inflige à elle-même, et le spectre du patriarcat sous-tendant les rivalités féminines. Pour raconter celles-ci et les transcender, sont convoquées autour d'un collectif de jeunes comédiennes-danseuses soudées et organiques, des femmes de générations passées qui ont lutté pour leurs droits et leur liberté.

Ces filles-là a remporté le prix Scenic Youth de la comédie de Béthune, le Coup de cœur des lycéens de Loire Atlantique et le prix Orphéon.

TRIGGER WARNING :

Ce dossier pédagogique aborde des sujets sensibles tels que le harcèlement scolaire et le cyberharcèlement, le suicide des jeunes harcelés, les violences faites aux femmes, les violences sexuelles. Si vous ne vous sentez pas bien avec ça, ne restez pas seul. Parlez-en à un proche et/ou appelez une ligne d'aide anonyme.

- **Télé-Accueil** (écoute et soutien) : 107 (24h/24)
- Ecoute Enfant (pas seulement pour les enfants, mais pour les moins de 18 ans) : 103 (10h- minuit)
- **Chat SOS Amitié** disponible sur leur site pour ceux qui sont plus à l'aise avec des messages écrits
- **Centre d'écoute spécial pour le harcèlement scolaire**, y compris en ligne : 0800 95 580 (gratuit, du lundi au vendredi, de 9h à 13h, aussi bien pour les élèves que pour les parents et les profs)
- **MRAX**, pour les discriminations sexistes et raciales : 02 208 52 50 (du lundi au vendredi, de 9h à 17h)
- **Centre de prévention du suicide** : 0800 32 123
- Et bien d'autres ressources sur le site de la Plateforme bruxelloise pour la santé mentale. platformbxl.brussels

2/ Interview de France Bastoen, la metteuse en scène

Nous avons rencontré pour vous France Bastoen, la metteuse en scène de la pièce.

Bonjour France. Ces filles-là, c'est votre première mise en scène, après une carrière d'actrice et de prof. Comment avez-vous rencontré ce texte, et qu'est-ce qui vous a donné envie de le monter ?

Le texte m'a été proposé par Olivier Blin. Mise à part la thématique du harcèlement sur laquelle je reviendrai plus tard, je me suis sentie concernée par la choralité, la jeunesse et le théâtre physique que cette pièce convoque. J'ai enseigné à plusieurs reprises dans l'enseignement supérieur artistique, et mon désir de première mise en scène a trouvé un terrain idéal d'expérimentation dans cette pièce, mes étudiant.e.s m'ayant plusieurs fois incitée à me retrouver aussi de ce côté-là de la scène, alors que suis actrice depuis trente ans.

Avez-vous été concernée par le harcèlement ? Comment avez-vous réagi ?

J'ai grandi dans une école de filles où l'on portait un uniforme et l'on restait quasiment dans la même classe pendant des années... Les fois où j'ai pu observer une forme de harcèlement léger (je reconnais que je suis chanceuse), s'est sans doute emparé de moi un sentiment de honte, comme si dans le harcèlement la victime avait une responsabilité, celle de ne pas se conformer à la norme imposée par le groupe. Je pense avoir réagi en prenant de la distance, ce qui était davantage possible lorsque internet n'existait pas, ou en affirmant davantage ma différence. Aujourd'hui, avec le cyberharcèlement, c'est plus compliqué, car le phénomène s'insinue comme du poison dans le quotidien, et se démultiplie, comme si on ne pouvait pas y échapper. Plus que jamais, prendre la parole sur le sujet me semble essentiel, pour enrayer ce que l'on ressent comme une fatalité.

Selon vous, quels sont les meilleurs outils pour lutter contre le harcèlement chez les ados ?

Interroger le groupe et ses (dys)fonctionnements, recourir à des personnes de référence, développer les moyens d'expression, sensibiliser à la question du « rôle » que l'on est amené à jouer dans un groupe et à sa fluctuation selon les contextes.

Quelles sont pour vous les questions secondaires abordées dans la pièce ?

Il n'y a pas pour moi de questions secondaires puisque l'endroit du projet est celui de la question. J'ai tenté de créer par l'outil scénographique (un double gradin qui se transforme en tribune) et la direction d'acteur (l'effet boomerang : plonger dans la parole et en réaliser la violence dans l'instant présent), un espace tangible entre le plateau et la salle où l'on s'interroge sur ce que l'on est en train de vivre, et où chacun, acteur.ice et spectateur.ice se questionne sur sa responsabilité active ou passive dans les dérives du groupe. Violence, passivité, silence, pouvoir, soumission au groupe... sont les corollaires de la thématique, et nous amènent aussi à son pendant : la solidarité. La particularité de cette pièce est que l'on suit le point de vue des harceleuses, qui répondent à leur propre fragilité, en se positionnant dans le groupe d'une manière problématique. On peut voir là combien le système patriarcal a pu insuffler des injonctions aux jeunes filles, que le féminisme et la transmission de ses valeurs peut aider à contrer.

Cette pièce va être pas mal jouée devant un public d'adolescents. Quel regard portez-vous sur les jeunes de cette génération ?

Je suis impatiente de leur regard à elleux sur cette matière. Certain.e.s nous ont écrit des messages après le spectacle, notamment une chanson sur Scarlett. Ielles sont très attentif.ve.s pendant le spectacle, et puis ça explose : ils s'interpellent, échangent, remettent à niveau, et prennent la documentation en libre service après le spectacle. Je les trouve conscient.e.s, sensibles et engagé.e.s. Maintenant je ne suis pas naïve, je sais aussi que les clichés sexistes et de genre sont toujours actifs, c'est pourquoi je pense que lever le nez des réseaux pour regarder une scène peut être profitable. Elleux-mêmes sont surpris de l'impact provoqué par le live de la scène. C'est un public en or.

Qu'est-ce que vous aimeriez que ce moment de théâtre leur apporte ?

De l'importance de la sororité, de la fraternité, de l'adelphité, de la solidarité... qui, même si elle se transmet, est toujours à réinventer. Et c'est entre leurs mains.



#adelphité

#truesisters?

#violencegrégaire

1945

3/ Quelques éléments d'histoire

► Petite histoire de l'évolution des droits des femmes

Si tu te comportes comme une traînée, je te traiterai comme une traînée.

Le sang bat dans ma joue, mais je n'ai pas la force de la toucher. Mon visage est mouillé, je ne sais pas si ce sont des larmes ou si quelqu'un m'a aspergée d'eau de la piscine. Alors, je reste là, à serrer la poche de veste de mon frère. Je n'aurais jamais dû venir ici ce soir. J'aurais dû être une fille sage et rester à la maison. Je suis désolée, je suis désolée, je suis désolée.

Tu crois que notre mère s'est battue pour tes droits pour que tu te comportes comme ça ?

Il y a plusieurs manières de rentrer dans le contexte historique de *Ces filles-là*. Comme on doit bien commencer par quelque part, on l'attrape par le côté de ces fameux combats pour les droits des femmes, comme un préambule nécessaire. Pourquoi ? Justement pour poser un cadre et déconstruire la manière de penser illustrée dans cet extrait, qui date des années 20 dans la pièce, mais qui agite toujours certains masculinistes aujourd'hui : si tu veux être digne d'obtenir des droits égaux à ceux des hommes, sois sérieuse et respectable, ne t'amuse pas, et en gros, ne te comporte pas comme les hommes qui, eux, peuvent boire, fumer, se trimballer à moitié à poil et draguer sans passer pour des « traînés ». On peut vouloir des droits égaux sans nier les différences physiologiques et sans pour autant définir ce que doit être ou ne pas être une femme (et donc un homme, par opposition). Juste, ne pas faire de discrimination inutile entre ceux qui ont un vagin et les autres, car, jusqu'à preuve du contraire, cela ne semble pas être un critère très pertinent pour décider de la valeur d'une personne. C'est cela l'idée de ces combats féministes, que certains estimeront gagnés aujourd'hui, alors que d'autres ne sont pas dupes sur le chemin qu'il reste à parcourir...

La science-fiction d'Adam

Déjà, dans les fondements des sociétés monothéistes, on hérite de la pesante symbolique originelle de la Genèse : la femme, Eve en l'occurrence, est créée à partir de la côte d'un homme, Adam, et n'est qu'une vilaine tentatrice qui les précipite hors du paradis. Pas du tout délirant de la part de mecs qui sont quand même fabriqués par le corps d'une femme ! On soupçonne un brin de jalousie frustrée... En tout cas, ça donne le ton, question de savoir qui est supérieur à qui. Mais comme les humains existaient avant le récit de la Genèse, on va remonter un peu plus loin...

Marcher ensemble ou construire des maisons : ce que ça change

En fait, il est difficile d'établir une fois pour toute quelle était la situation des droits des femmes dans le passé lointain, cela dépendait fort des lieux et des cultures, même sous nos latitudes. Plusieurs préhistoriens montrent que les sociétés de chasseurs-cueilleurs étaient plus égalitaires, parce que les petits groupes humains n'étaient pas très hiérarchisés. Chaque genre avait ses spécificités de fonction, mais tout le monde était assez polyvalent et savait faire un peu de tout pour que le groupe puisse survivre. La sédentarisation amène la possibilité d'accumulation des biens, la question de la possession et de la transmission de ces richesses. Et là, petit à petit on bascule dans un autre rapport entre les êtres humains, et donc entre les hommes et les femmes. Avoir un espace intérieur et un espace extérieur va permettre d'attribuer des rôles plus figés à chaque genre, et de contrôler davantage les femmes. On y reviendra dans le chapitre sur le patriarcat.

Plus on hiérarchise, plus on discrimine

Dans l'Antiquité, les sociétés se sont encore plus organisées de manière plus pyramidale et ça a continué à se cloisonner. Les hommes, ces grands citoyens philosophes, pouvaient donner leur avis, voter, faire la guerre, diriger la cité, tout ça. Les femmes étaient gentiment invitées à rester dans la sphère domestique, épouses et mères dévouées. Choisir la couleur des rideaux, oui, mais donner leur avis sur la manière d'améliorer la vie de la cité ou de répartir les richesses, non. Telles des êtres fragiles, émotives, trop sensibles et peu rationnelles, elles n'avaient aucune autonomie juridique ou financière et étaient sous la tutelle des pères ou des maris.

Pas trop puissantes quand même, s'il vous plaît, les damoiselles

Au début du Moyen-Âge, contrairement aux clichés, certaines ont su faire valoir leur autorité ou leur talent, et on retrouve des reines puissantes, des abbesses (à l'heure où la religion avait une grande influence), des artisanes, des commerçantes. Mais c'est exceptionnel et ça ne dure pas : leur pouvoir inquiète et dérange, on les vire des instances religieuses, des confréries et des corporations professionnelles. Fini de se mêler des affaires publiques, fini de travailler pour son compte à l'extérieur de la maison. Si elles n'étaient pas mariées, elles pouvaient aller au couvent et s'unir à Dieu. Chouette programme ! (quoique, si on creuse le sujet, on découvre des réalités révolutionnaires insoupçonnées chez les Béguines par exemple¹...)

Une femme de lettre moyenâgeuse qui dépote

Mais réjouissons-nous, c'est à cette époque que certaines femmes commencent à en avoir bien marre de cette mentalité, et à le faire savoir ! Au XIV^e siècle, Christine de Pizan², une écrivaine italienne, a refusé de se laisser enfermer dans un rôle de maîtresse de maison, et s'est battue non seulement pour elle-même pouvoir vivre de sa plume (un métier réservé aux hommes, les seuls à avoir des idées dignes d'être écrites), mais aussi pour que toutes les femmes puissent faire entendre leur voix et prendre la place qu'elles veulent. Et ne plus être violées à tout va, aussi, par exemple. Pas mal, ça, non ?

Une révolutionnaire féministe et anti-esclavagiste

400 ans plus tard, force est de constater que ça n'a pas tellement évolué. Il faut dire qu'entre-temps, on aura brûlé pas mal de « sorcières » qui avaient souvent pour seul défaut de ne pas vivre mariées et de faire des tisanes de plantes pour soigner les gens... (Remarquez que c'est très récent qu'une femme ait le droit de vivre seule sans être soupçonnée de vices : être au service du démon, vendre ses charmes, ou pire, ne pas aimer les hommes³). C'est vers 1760 qu'Olympe de Gouge, la pionnière féministe française, commence à écrire des pièces de théâtre et des livres qui dénoncent non seulement la domination des hommes sur les femmes, mais aussi l'esclavage des noirs, ce qui est carrément scandaleux à l'époque, vu ce que ce trafic juteux rapporte à la France. Sa déclaration des droits des femmes et des

citoyennes⁴ lui vaudra d'être décapitée sur la place publique après la révolution française. Et si elle a été oubliée pendant un moment, on trouve aujourd'hui plein de référence à son travail : des BD, des vidéos, des essais, des slogans... Et c'est bien mérité !

Une avancée importante : le droit de vote

Franchement, ça évolue tellement lentement qu'on rechigne à vous donner tous les détails de cette lutte pour l'égalité avant la fin de la deuxième guerre mondiale. Le droit à la scolarité, oui, mais pas trop d'éducation quand même, une femme savante n'est pas mariable. Le droit de travailler, oui, mais avec l'autorisation du mari. Le droit d'avoir son propre compte en banque, non, n'exagérons rien ! Après la première guerre, on leur laisse le droit de voter aux communales, mais seulement si elles sont veuves non remariées d'un soldat mort au combat ! Comme ça en fait hurler certaines, on étend ce droit de vote communale à toutes les femmes en 2021. Sauf les prostituées, bien sûr, et les femmes adultères, qui sont à ranger dans la même catégorie : pas des humains à part entière. Ah, on est loin du polyamour, les amis ! Allons donc directement à l'époque où les lignes bougent vraiment. Avant 1945, les femmes ne votent toujours pas pour le pays, trop ignorantes qu'elles sont. Mais comme les luttes se sont organisées au niveau national, et qu'elles ont gagné en force et en visibilité internationale en Europe, les suffragettes obtiennent le suffrage universel en 1948 en Belgique. Dans les journaux, on leur donne ce nom tout mignon, terminé par « ette », pour les ridiculiser, minimiser leur lutte et les présenter comme hystériques, mais qu'on ne s'y trompe pas : c'était des lionnes qui n'ont rien lâché !

Mon argent, mon choix

Et enfin, en 1976, à force d'acharnement, la génération suivante finit par obtenir le droit pour une femme mariée d'avoir son propre compte en banque et la possibilité de travailler devoir demander l'autorisation de son mari. Vous imaginez le truc ? Ça nous semble invraisemblable aujourd'hui, mais c'était il y a 50 ans à peine. Les célibataires n'étant pas sous la « puissance maritale » comme le mentionnait la loi, elles étaient très mal vues par la société (sauf si leur douceur naturelle les poussait à vivre avec leurs vieux parents jusqu'à leur mort, alors ça allait), mais au moins, elles faisaient ce qu'elles voulaient de leur argent. Faites votre choix, mesdemoiselles !

1 [Les béguines étaient-elles les premières féministes ? - RTBF Actus Foncez !](#)

2 Voici une chouette vidéo de 3 minutes qui explique sa vie, et c'est super intéressant : [#8 - Être féministe au Moyen-âge - Virago - Christine de Pisan](#)

3 À ce propos, on vous glisse à l'oreille cet excellent livre de la journaliste Lauren Bastide, à lire ou à écouter sur Spotify : « Enfin seule »

4 Promis, vous ne vous ennuyez pas une seconde en écoutant ces explications de la jeune journaliste de la chaîne Youtube [« Jeannot se livre »](#) : La Déclaration des droits de la FEMME (DDFC) d'Olympe de Gouges (résumé et analyse des thèmes)

Mon corps, mon choix

Les premières vagues féministes ayant bossé à remettre un semblant d'égalité de droits civiques et sociaux, les suivantes ont pu s'attaquer à la suite du programme : rendre aux femmes le droit de disposer de leur propre corps. Droit qui leur a été confisqué et qui ne leur est rendu que millimètre par millimètre, à force de persévérance. Car vous pensez bien que si le mari avait la puissance maritale sur sa femme, en tant que force procréatrice, il était de son devoir également de contrôler l'instrument de sa fécondité. La femme ne décide ni quand elle sera enceinte, ni combien d'enfants elle aura, ni à quelle fréquence. Ça aussi ça nous semble délirant aujourd'hui. Dans les années 70, on est enfin autorisé légalement à parler de contraception sans être arrêté pour « obscénité » (si si, ne pas vouloir 10 enfants, c'est obscène). Mais tant que l'avortement reste illégal et la pilule distribuée sous le manteau, on peut parler tant qu'on veut, les femmes continuent à souffrir et mourir d'avortements clandestins réalisés à l'aiguille à tricoter. Non, c'est n'est pas une métaphore.

En 1990, la loi qui autorise l'IVG⁵ passe enfin. Et la pilule est démocratisée. Elle est largement utilisée par les femmes, même si on découvrira plus tard tous les effets secondaires qu'elle entraîne pour elles. De mauvaises langues prétendent que si la pilule avait été conçue pour les hommes (tiens, oui, pourquoi pas, puisque ce sont eux qui sont fertiles tout le temps ?), on aurait fait un peu plus gaffe à savoir si ça risquait de leur donner des maux de tête, des nausées, des baisses de libido, une prise de poids ou une thrombose... Mais pour l'heure, c'est une avancée énorme : les femmes ne subissent plus les grossesses à répétition, et récupèrent du coup du temps pour faire autre chose que d'être mère. Ou peuvent choisir de ne pas l'être, sans pour autant renoncer à toute vie sexuelle partagée. Comme les hommes ont toujours pu le faire. C'est ouf, non ?

Trois pas en avant, deux pas en arrière

Lorsqu'on aborde le sujet de l'IVG et de la pilule, nous ne pouvons pas oublier que nous vivons dans un pays privilégié, car en 2026, plus de la moitié des pays du monde n'offrent pas le droit d'avortement pour autre chose que des raisons médicales strictes. Bien sûr, il y a une question de culture. Mais pas besoin d'aller si loin que sur un autre continent. Au Vatican, sans grande surprise, c'est absolument interdit, dans toutes les circonstances (forcément, si on prend pour modèle la Vierge Marie...). En Irlande, c'est autorisé seulement s'il y a un risque de mort pour la mère. Mais si elle a 14 ans et qu'elle est enceinte de son père, ça va, aucun risque. En Pologne, le gouvernement est revenu en arrière en 2020 et n'autorise plus l'IVG qu'en cas de malformation du fœtus. Tu as été violée et tu ne veux pas garder l'enfant ? Pas de chance pour toi. Et dans plusieurs pays voisins, si on ne change pas la loi, Amnesty International observe qu'on augmente les obstacles⁶, comme les périodes d'attente, le coût non remboursé, les procédures, le personnel médical moralisateur, l'obligation pour la femme d'écouter battre le cœur de l'embryon avant de prendre une décision... Et les lobbys « pro-vie » (entendez par là, des groupes qui disent qu'avorter, c'est un assassinat) souvent proches de l'extrême droite font pression partout, ignorant la large palette de raisons pour lesquelles une femme pourrait décider de ne pas garder un enfant. Aux Etats-Unis, pays libéral par excellence, plusieurs états ont carrément supprimé le droit à l'avortement et à la pilule du lendemain, après que Trump a eu changé la loi fédérale. Bref. Pour tous les naïfs qui pensaient que les combats féministes, c'était du siècle passé, voilà encore de quoi re-réfléchir à la question...

Car non, on n'en n'a pas tout à fait fini avec les inégalités de genre, mais on vous en garde un peu pour les prochains chapitres, qui touchent aux problématiques contemporaines. Maintenant que vous savez d'où on vient, on peut regarder tous ensemble vers où on décide d'aller...

5 Interruption Volontaire de Grossesse

6 Voir le rapport d'Amnesty International : [Europe. Des tentatives alarmantes visant à faire régresser les droits reproductifs viennent s'ajouter aux obstacles déjà existants à l'accès à l'avortement - Amnesty International](#)

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Les moyens de la lutte

On a parlé de ce que les femmes avaient obtenu au fil du temps, mais sans détailler les moyens utilisés. C'est que nous gardions cette question pour un exercice pratique... Car il s'agit pour nous d'un axe de réflexion super important dans notre société actuelle, qui dépasse largement la question féministe, pour déborder sur toutes les autres luttes en cours : contre le racisme, la discrimination des pauvres, l'homophobie, les problèmes climatiques, l'avancée des idées de l'extrême-droite... Comment lutter de manière juste et efficace ?

On va donc vous demander, en devoir, de lister 10 actions ou moyens utilisés par les féministes, depuis le Moyen-Âge jusqu'à aujourd'hui. Que ce soit radical, ridicule, violent, pacifique, intersectoriel, politique, poétique, médiatique, tout ce que vous voulez. Pour chaque action ou moyen, notez au moins un avantage et un inconvénient. Puis par groupes de 4 ou 5, comparez vos listes et enrichissez-les, en 10 minutes. Et mettez en commun avec toute la classe.

Dans l'étape suivante, discutez de grandes catégories d'actions ou de moyens, et de leur intérêt. Après avoir parlé du cas des droits des femmes, élargissez la réflexion à deux ou trois autres objets de lutte qui intéressent le groupe. Pour chaque lutte, réfléchissez aux moyens les plus adéquats pour faire avancer les choses. Donnez-vous aussi le temps de laisser émerger de nouvelles idées à partir de ce qui a déjà été fait.

Si vous êtes motivés par l'un de ces sujets, vous pouvez en faire un exercice pratique expérimental au sein de l'école, pour tester votre capacité à casser les idées reçues et à faire évoluer les mentalités...

Le mariage, on en parle ?

On connaît plus ou moins bien les journées du patrimoine, le Patrimoine Mondial de l'UNESCO, le patrimoine littéraire belge, le patrimoine économique d'une famille, tout ça. Mais le mariage, ça existe ? Et bien figurez-vous que oui ! Pour vous en rendre compte, on vous propose de choisir chacun une idée autour du mariage, et de la développer en une page, pour la partager ensuite en petits groupes. Pour vous inspirer, on vous suggère deux pistes parmi tant d'autres :

- Le site officiel belge des journées du mariage : Accueil | matrimonydays

- le site d'une historienne de l'Antiquité qui se penche sur la question : Mytho - Lumière sur les femmes - Mariage Antiquité

Ces Belges qui ont osé

Dans notre petit pays aussi, certaines pionnières se sont battues pour faire valoir leur droits, leur parole, leur travail, leur intelligence. En connaissez-vous ? Pour honorer leur mémoire et exprimer notre gratitude pour ce qu'elles ont certainement du sacrifier de leur vie personnelle pour obtenir des avancées collectives, en voici certaines qu'il serait juste de connaître :

- Isabelle Gatti de Gamont

- Marie Popelin

- Marie Janson

- Antoinette Spaak

- Lucienne Herman Michielsens

Et pour ne pas non plus oublier les hommes qui se sont battus au côtés des femmes pour l'égalité, citons encore des noms à aller chercher :

- Louis Frank

- Hector Denis

- Willy Peers

- Pierre Verjans

Et pour finir, rajoutez les noms des jeunes et moins jeunes contemporains qui luttent encore contre les discriminations faites aux femmes, que ce soit via des chaînes Youtube, des comptes Insta, des BD, des films, des documentaires...

Les meilleurs slogans

Parce qu'on a vu pas mal de manifestations partout dans le monde, notamment lors de la journée mondiale des droits des femmes, le 8 mai, on a envie de vous demander de retrouver vos cinq slogans préférés brandis par des femmes en manif, et aussi trois brandis par des hommes qui soutiennent l'égalité des droits (il y en a des savoureux, allez voir notamment en anglais...)

Une petite claquette actuelle

Pour ceux qui ne la connaîtraient pas, il est temps de découvrir la journaliste, autrice et chroniqueuse belge Myriam Leroy⁷, qui n'hésite jamais à dénoncer la bêtise humaine, au risque de se faire cyberharceler... Lors de la formation du gouvernement, en février 2025, sa chronique radio particulièrement piquante nous révèle des faits et chiffres assez hallucinants sur les inégalités hommes-femmes encore bien réelles aujourd'hui. Écoutez, réécoutez, et notez les faits et les idées qu'elle cite dans sa chronique de 3 minutes. Et au passage, savourez son humour bien à elle...

« Où sont passées les femmes valables en Belgique ? », à retrouver en vidéo sur Insta ou sur Facebook, ou en version audio sur Auvio : [«Myriam Leroy n'aime pas»](#) - Myriam Leroy n'aime pas les femmes - Auvio

⁷ Myriam Leroy est notamment l'autrice du livre « Les yeux rouges », qui parle du cyberharcèlement sexiste dont elle a été victime pendant plusieurs années et qui l'a mise par terre. Ce livre a fait l'objet d'une adaptation théâtrale au Théâtre de Poche en 2021. Le dossier pédagogique de ce spectacle est disponible gratuitement sur notre site.

► Le décor : le patriarcat

En fait, ce qu'il y a, je suis désolée de le dire, mais c'est que Scarlett, eh ben, elle est encore plus con que ce qu'on pensait. Elle a clairement pas compris que pour les garçons, c'était pas grave d'être... t'sais... C'est comme ça qu'ils doivent être, non ?

L'histoire de *Ces filles-là*, elle a pour toile de fond un décor qui conditionne tout ce qui s'y passe : notre société patriarcale. Ça y est, patriarcat, le gros mot est lâché, et pas parce qu'il est à la mode. Mais parce qu'il est nécessaire d'y réfléchir pour ne plus le subir, filles comme mecs. Alors, allons-y !

Patriarcat, ça vient du mot « pater », qui veut dire père en latin : c'est lui qui donne le nom à l'enfant et qui a l'autorité sur sa famille. Par extension, on peut dire de manière simplifiée qu'une société patriarcale, c'est une forme d'organisation sociale et juridique basée sur la détention de l'autorité par les hommes, façonné par leur vision et pour leurs intérêts.

Quelques mini différences de traitement...

Des exemples ? La plupart des chefs d'État sont des hommes (heureusement, ça change doucement, mais encore faut-il voir le type de femme au pouvoir, on y reviendra...). Sur vingt minutes de journal télévisé, on verra en moyenne des femmes durant 3 minutes, et souvent pour des anecdotes. La langue française peine encore à sortir de son sexisme⁸. Pour beaucoup de cultures, la virginité de la femme reste importante avant le mariage (alors que celle de l'homme, pas du tout, au contraire même). Et de toute façon, même si chez nous on ne demande plus à la fille d'être vierge, faudrait pas non plus qu'elle soit trop libre et forte de caractère, sinon faudra pas qu'elle se plaigne d'être célibataire. Les salaires annuels des hommes sont encore, en Belgique, plus élevés de 21 %⁹ que ceux des femmes (On s'étrangle un peu là quand même, non?). En France, une femme est tuée tous les trois jours par son conjoint ou ex-conjoint. (Là on décède carrément d'indignation). On continue notre petit tour ou vous voyez l'idée ?

L'homme préhistorique sédentaire, ce gros macho

Bon, mais ça vient d'où, le patriarcat ? Certains historiens¹⁰ avancent l'hypothèse que les tribus nomades du Néolithique étaient plutôt matriarcales, ou en tout cas plus égalitaires, on l'a déjà dit, mais pourquoi ? Ils vouaient une admiration mystique pour les femmes car elles avaient ce pouvoir mystérieux de donner la vie, ces déesses ! Puis, quand les tribus se sont sédentarisées, en observant les troupeaux animaux d'élevage au quotidien, ils ont remarqué un truc : en fait, il faut que le mâle féconde la femelle pour qu'elle porte un petit, sinon, il ne se passe rien ! Aaaaah, mais ça, ça change tout ! La femme n'est qu'un réceptacle vide, et c'est l'homme qui a le pouvoir de donner la vie ! Bam, retournement de paradigme ! D'autant que la sédentarité marque le début de la propriété privée et de l'accumulation de richesses, ce qui induit une autre question : le père peut-il être sûr qu'il lègue bien son héritage à sa descendance, et pas à des bâtards ? Re-bam, une bonne excuse pour contrôler les femmes et leur corps ! On peut donc dire que l'accumulation de biens et de richesses, prémisses du capitalisme, est intimement liée au patriarcat¹¹.

Prendre soin, une activité tellement féminine

Ok, donc la société se construit sur ce présupposé : il est normal que les hommes contrôlent le corps des femmes et que celles-ci soient leurs subordonnées. Et donc qu'elles fassent ce qu'ils n'ont pas envie de faire, très occupés qu'ils sont à défendre leur richesse accumulée et à essayer d'en choper toujours plus, avec un peu de violence si nécessaire. Oh pardon, de « saine agressivité ». Mais attention, tout cela pour le bien de la femme et des enfants, bien sûr, qu'on ne s'y trompe pas. Bref.

8 Voir à ce propos la vidéo humoristique et instructive de #Mysogyne Police : sexisme et langue française, proposée par Le Monde Selon les Femmes : <https://www.youtube.com/watch?v=F4t1Y3jOoeE>

9 Voir les statistiques officielles : [Égalité Femmes-Hommes: l'écart salarial | SPF Emploi - Travail et Concertation sociale](#) (les chiffres vont être actualisés en 2026, on verra si ça évolue...).

10 Ceci est basé notamment sur les propos de la préhistorienne Marylène Patou-Matis, mais pour en savoir plus sur tout le débat, si le sujet vous intéresse, jetez un oeil dans le livre de Thomas Crotteau, Jennifer Kerner et Eric Pincas, "Lady Sapiens", p. 116-117.

11 Pour mieux comprendre ces liens, un article éclairant du magazine en ligne Ritimo : <https://www.ritimo.org/Capitalisme-et-patriarcat-deux-systemes-qui-se-nourrissent-l-un-de-l-autre>

Et donc, ça raconte quoi, une société pareille ? Que les valeurs dites masculines, comme la force, la virilité, le désir de conquête, la compétition, l'ambition, l'action, la sacro-sainte « saine agressivité » pour chasser et faire la guerre par exemple, c'est le top du top. Full reconnaissance, jackpot financier, médaille du mérite et compagnie. Et que les activités traditionnellement et culturellement considérées comme féminines, comme prendre soin du corps et des émotions des autres, enfants, vieux ou malades, s'occuper de l'éducation, du ménage, de la nourriture, de l'entraide, c'est bien, mais c'est pas non plus... enfin... il faut bien que quelqu'un le fasse, mais de là à recevoir de la considération ou de l'admiration pour un truc aussi banal, quand même pas ! Attention, entendons-nous bien : ces caractéristiques ne renvoient pas aux hommes et aux femmes en tant que tels, mais bien à des stéréotypes de comportements culturels qu'on essaie de regarder pour y voir plus clair.

Même les femmes peuvent être viriles

La preuve qu'il ne suffit pas d'être une femme pour faire vivre les valeurs dites féminines ? Notre chère Margaret Thatcher : pas vraiment la compassion et le souci du plus faible incarné. Pourtant, certains y ont vu une grande féministe. Elle est une femme qui a eu accès au pouvoir, oui. Mais est-ce suffisant pour en faire une défenderesse des droits de ses sœurs ? Dans ses discours et dans ses actes, elle valorise la combativité, l'action, le fait de gagner, l'indépendance, l'autonomie, la rationalité, des valeurs pas inutiles, mais plutôt considérées comme du côté masculin de la force. Était-elle féministe ? Elle l'a dit elle-même : « Je déteste le féminisme. C'est un poison ». Elle ne s'est entourée que d'hommes pour diriger. Elle n'a fait voter aucune loi en faveur de l'égalité. Pire même, les lois d'austérité qu'elles a fait passer ont eu un impact négatif plus important pour les femmes, directement touchées par la réforme des allocations familiales, les réductions de budget de la santé, de l'aide au logement, des transports publics...¹² Pour

Thatcher, être un homme ou être une femme, ça n'a pas d'importance : rappelez-vous, si on veut, on peut ! Ce qui est quand même un fameux déni de la réalité...

Rentrez bien dans votre case, s'il vous plaît

Le patriarcat, c'est aussi un système qui impose des normes qui sont tout sauf « normales » : elles sont construites par et pour les hommes. La femme doit être jolie et séduisante mais pas trop sexy sinon c'est une pute. Elle doit s'épiler, éviter les rides, se teindre les cheveux gris (Pour qui ? Pas pour elle-même, vu les contraintes que cela représente... à moins qu'elle n'ait tellement intégré ces contraintes qu'elle a l'impression que c'est son propre choix de ne pas vouloir avoir l'air vieille !). Elle doit avoir envie d'avoir des enfants, sans quoi elle est un monstre d'égoïsme. Elle doit accoucher comme l'homme le lui dit, les jambes en l'air, sous le contrôle d'un homme (les femmes gynécologues sont encore très minoritaires). Elle ne doit pas montrer qu'elle a ses règles, c'est sale (L'éjaculation faciale, par contre, nickel chrome). Elle doit s'occuper de sa contraception, car si elle tombe enceinte sans le vouloir, c'est elle qui devra en assumer les conséquences. Si elle doit avorter et qu'elle a la chance de vivre dans un pays où c'est autorisé, on s'arrangera pour qu'elle se sente coupable. De toute façon, elle devait rester sage. J'en passe, et des meilleures.

Être vues, entendues et prises au sérieux

On l'a vu dans le chapitre précédent, les femmes dans cette société patriarcale reviennent de loin et ont pu faire évoluer les choses vers plus d'égalité. On pourrait croire que c'est gagné, ou en tout cas, c'est ce que certains essaient de nous faire croire. C'est sûr que si on compare à l'Iran, on voit le verre d'eau à moitié plein. Mais il reste la moitié vide. Celle qui appelle à être remplie de plus de considération pour les femmes dans tous les domaines, et pas seulement ceux qui leur sont traditionnellement réservés. (Et bien sûr, celle qui

¹² Pour plus de détails, consultez l'article très documenté de Karine Rivière-De Franco, intitulé Margaret Thatcher, une avancée pour les femmes britanniques ? , paru en 2016 dans la revue Miranda, une revue pluridisciplinaire du monde anglophone. <https://journals.openedition.org/miranda/8695>

appelle dans le même mouvement à laisser les hommes prendre leur place dans ses sphères-là sans être moqués ou infériorisés). L'enjeu pour les femmes aujourd'hui est d'accéder à une considération équivalente¹³ à celle des hommes dans la société : un temps de parole équitable dans les médias, une représentation des femmes expertes (il y en a plein, mais on ne les voit pas), une égalité de traitement et de visibilité dans tous les milieux, l'éradication du cyberharcèlement sexiste qui contribue à faire taire celles qui l'ouvrent un peu trop sur internet, ou qui parlent d'autre chose que de leurs gamins, de cuisine, de maquillage ou de déco sur leur chaîne Youtube¹⁴... On en est loin, mais on se réjouit de voir que parmi la nouvelle génération, la vôtre, très chers, ça bouge, ça casse les codes, ça sort des logiques binaires et ça donne de plus en plus la possibilité à chacune et chacun de choisir son rôle, sa place. Et s'y épanouir loin des clichés.

Un autre point qui a une énorme importance : la pression de cette société patriarcale ne s'exerce pas seulement sur les femmes, mais aussi sur les hommes « pas assez masculins ». Entendez par là : qui expriment leurs émotions, qui sont doux et compatissants, qui chantent, qui dansent, qui s'occupent des enfants, qui n'ont pas tout le temps envie de faire l'amour, ou qui n'aiment ni le foot ni les bagnoles... Vous ajouterez à la liste tout ce qui n'est pas assez viril. Tout ce qui ne correspond pas aux standards de l'homme blanc hétéro viril. Et ça, au fond, ça n'arrange que les hommes blancs hétéros virils. Genre, même pas un quart de la population. Non, les pauvres, ça ne compte pas, ils sont dominés de toute façon, on ne leur demande pas leur avis. Ça fait quand même un paquet d'hommes qui souffrent eux aussi du patriarcat et de cette pression de correspondre à ce modèle dominant qui n'est pas fait pour eux. Vous en pensez quoi, les gars ? Alors, franchement, on n'aurait pas tous à y gagner, à faire évoluer ensemble ce modèle ?

Mais Jay détourne les yeux.

- Non. Merci

- T'as dit quoi ?

- Ça me regarde pas...

Il commence à flancher.

- Je trouve pas que ce soit...

- T'es pédé ou quoi ?

Un autre gars intervient.

- Je parie que tu l'es. C'est pour ça que tes parents t'ont appelé Jay. Parce que ça rime avec gay.

À ce stade, la logique, ça compte pas. Ça compte pas que Jay ait une copine que même ce connard de Tyler connaît. Ça compte pas que Jay joue aux foot avec eux, que la semaine dernière il ait marqué un but et qu'ils l'aient tous porté sur leurs épaules. Ce qui compte, c'est que Jay a temporairement perturbé leur équilibre.

13 Pour une approche plus complète avec vos élèves de l'évolution des droits des femmes en Belgique, vous pouvez aller chercher le kit de jeu de Cultures et Santé, intitulé Vive Olympe ! , ça cartonne! <https://www.cultures-sante.be/nos-outils/outils-education-permanente/item/492-vive-olympie-un-jeu-pour-explorer-l-histoire-des-droits-des-femmes-en-belgique.html>

14 Le rapport d'Amnesty international de 2017 rapporte que 32% des femmes victimes de violences en ligne ont cessé d'exprimer leur opinion sur internet. C'est ça aussi, la silenciation. Et on ne harcèle pas beaucoup les femmes qui parlent d'activités Montessori pour bébés ou de cuisine sans gluten, comme par hasard...

Et quand on voit ce groupe de garçons en train de pas regarder la photo, on pourrait penser qu'ils l'ont pas vraiment vue, si on n'en avait pas grillé un, plus tard, seul dans la queue de la cantine, en train de la regarder encore une fois discrètement. Et si on n'avait pas perçu des petits changements ce jour-là. Un garçon qui étire ses bras vers le bas, l'air de rien, pour inspecter ses biceps. Un autre qui soulève sa chemise et fait semblant de se gratter le ventre pour examiner ses abdos. Ou son gras. Un autre qui mange qu'une salade à midi. Un autre qui pique une règle en maths pour essayer de comparer ses mensurations plus tard. Un garçon imberbe qui va s'acheter un rasoir électrique au supermarché pour se raser les poils pubiens.

Sois un winner ou tais-toi

Il faut encore qu'on parle d'un aspect du patriarcat. Comme il est basé sur la compétition, la winner attitude, la force, l'action, la performance, tout ça, il impose aussi une logique de domination sur tout ce qui est considéré comme faible, vulnérable et/ou minoritaire. Les homos, les handicapés, les gros, les racisés, les malades chroniques, les transgenres et autres dissidents du modèle dominant du winner. On se moque et on insulte à répétition pour leur faire passer l'envie de s'exprimer en public. Et souvent, ça marche, parce que personne n'a envie d'avoir une vie pourrie par du cyberharcèlement ou des agressions dans le métro. Ces minoritaires, le plus souvent ils se taisent et retournent à l'invisibilité. Mais cela a une conséquence forte : les pensées, les histoires collectives, les récits véhiculés dans notre société sont modelés pour et par la majorité dominante, les fameux hommes blancs, valides, hétérosexuels, en

bonne santé, qui gagnent bien leur vie. (Si vous êtes dans cette catégorie, ce n'est pas de votre faute, hein, vous n'êtes pas les méchants de l'histoire. Vous êtes simplement les grands privilégiés, et il faut le savoir.) Or, ces pensées, ces récits collectifs influencent directement nos inconscients, nos pensées intimes, mais aussi les lois qu'on vote, les infrastructures qu'on met en place¹⁵... et donc la liberté de chacun de faire ou d'être ce qu'il veut au fond de lui...

Vous le sentez, on ouvre ici un débat profond et complexe, qu'on ne saurait explorer de manière satisfaisante entre ces pages. Mais il nous semble important de l'ouvrir malgré tout. À vous de le saisir là où ça vous intéresse, et de vous embarquer sur le grand bateau avec ceux qui souhaitent de toute leur âme une société plus inclusive, plus égalitaire, plus bienveillante, où la parole de chacun est accueillie et respectée.

¹⁵ À ce propos, on vous recommande les petites vidéos pédagogiques du Monde selon les Femmes intitulées « Budgétisation sensible au genre », ou comment le vote du budget de l'état conditionne différemment les conditions de vie des hommes et des femmes.

<https://www.mondefemmes.org/produit/videos-budgetisation-sensible-au-genre/>

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

L'origine du patriarcat

Une petite vidéo d'accroche de la chaîne Youtube *C'est une autre histoire*, de Manon Bril, pour comprendre en cinq minutes d'animation ce qui a provoqué, au néolithique, le basculement d'une société nomade égalitaire à une société sédentaire patriarcale. <https://www.youtube.com/watch?v=ebQQEL-6G7PE&t=305s>

Stéréotypé, le genre ?

La mini-série *Stéréotypes/Stéréomeufs* (épisodes de 3 minutes) fait partie d'un projet pour l'égalité homme-femme et permet d'aborder plein de sujets liés au patriarcat. Vous pouvez picorer les épisodes qui vous inspirent, ou laisser les élèves choisir leurs préférés et creuser un des sujets. <https://www.stereotypestereomeuf.fr/saison-1/>

Une ville construite par les hommes et pour les hommes

Le patriarcat, comme on le disait, c'est aussi une construction des espaces collectifs qui correspond à des standards masculins, qui souvent excluent et insécurisent toute une grande partie de la population. Pour s'en rendre compte, voici un super outil d'animation proposé par *Cultures et Santé*, en collaboration avec *Le Monde selon les Femmes*, intitulé « (Dé)genrer la ville : espace public, genre et masculinités ». Une partie théorique, très sourcée et complète, suivie de 5 animations à mener avec des groupes. C'est gratuit, tout est en ligne, emparez-vous-en ! <https://www.cultures-sante.be/nos-outils/outils-education-permanente/item/596-de-genrer-la-ville-espace-public-genre-et-masculinites.html#:~:text=Apr%C3%A8s%20Vive%20Olympe%20!%20et%20F%C3%A9minismes,la%20lutte%20pour%20!%27%C3%A9galit%C3%A9.>

Croisement de regards intergénérationnel

Se poser des questions et en débattre dans la classe, c'est déjà super. Et pourquoi pas aller les poser à l'extérieur ? On vous propose de choisir quelques questions liées à la société patriarcale, d'en débattre en classe d'abord, puis de demander aux élèves d'aller les poser à un homme et à une femme d'une autre génération, soit dans leur famille, soit à des inconnus en mode « travail de groupe en rue » s'ils se sentent plus à l'aise avec ça. Les réponses seront rédigées (avec l'âge de la personne interrogée), rapportées et confrontées aux points de vue des jeunes, pour mesurer le changement (ou pas) en une ou deux générations.

- Êtes-vous content d'être une femme / un homme ?
 - Selon vous, quels sont les avantages d'être né dans le sexe opposé au vôtre ?
 - En tant qu'homme / femme, qu'est-ce que vous vous sentez obligé de faire ou d'être ?
 - En tant qu'homme / femme, qu'est-ce que vous n'avez pas le droit de faire ?
 - Comment sont réparties les tâches ménagères dans votre famille ?
- Comment imaginez-vous votre vie future avec votre partenaire ? Qui ferait quelle tâche ? (pour la génération plus âgée, on peut demander ce qu'ils imaginent pour leurs enfants ou petits-enfants quand ils se mettront en couple)
- Seriez-vous d'accord de sortir des rôles traditionnellement attribués aux hommes ou aux femmes ? Pourquoi ?
 - Que pense-t-on des gens autour de vous qui sortent de ces rôles traditionnels ?
 - Selon vous, est-il souhaitable de faire évoluer les mentalités par rapport à la position des hommes et des femmes dans la société ? Pourquoi ?

Pourquoi le patriarcat fait aussi du mal aux hommes

Pour éviter de tomber dans la lecture simpliste qui oppose le féminisme aux hommes, cette petite vidéo pourrait bien vous plaire. *Et tout le monde s'en fout*, dans son épisode 16, aborde avec humour (et quelques excellentes sources à l'appui) le sujet du patriarcat et des hommes. Voilà de quoi ouvrir le débat : le féminisme est-il réservé aux femmes ? Quels avantages les hommes pourraient-ils avoir à lutter contre le patriarcat ? Comment la société pourrait-elle évoluer si les valeurs soi-disant masculines n'étaient pas systématiquement valorisées et associées aux hommes, et les valeurs soi-disant féminines diminuées et associées aux femmes ? [Et tout le monde s'en fout #16 - Les hommes -](#)

Bander bien dur sur demande

Pour prolonger le point précédent, on vous a dégoté ces deux youtubeurs, Paul Lapierre et Keyvan Khojandi, qui nous parlent de la pression sexuelle sur les mecs. Un bel exercice d'humour et d'honnêteté, qui aura le mérite de mettre en avant la part de vulnérabilité des hommes, et de délier les langues en classe ou dans les cours de récré... Une petite suggestion à glisser dans l'oreille des élèves, même si vous ne l'exploitez pas en classe, d'autant que la chaîne « Parlons peu, mais parlons ! » aborde plein d'autres sujets qui pourraient les intéresser, et que ces deux gars ont plus d'une corde à leur arc... [Les pressions côté mecs \(feat. KEYVAN KHOJANDI - PAUL LAPIERRE\) - Parlons peu Mais parlons](#)

Les stages de virilité, une bonne idée ?

En réaction à ces changements de société, pas mal de gars se posent des questions sur leur manière d'être un homme. Et c'est déjà super : les lignes bougent, et on peut en parler tous ensemble. En réponse à ces interrogations, des stages se sont développés, pour réapprendre à être un homme. Sans jugement, on soumet à votre regard ce reportage de 2017 (5') qui montre un stage pour réaffirmer sa masculinité. [Enfin un stage pour permettre aux hommes d'affirmer leur virilité - video Dailymotion](#)

On commence par tiquer un peu sur le journaliste présentateur qui nous dit que la fin du patriarcat a eu lieu dans les années 60 (Ah bon ? On n'était pas au courant...) et qui a un petit ton méprisant en parlant des hommes qui y participent. Mais on aimerait quand même avoir votre avis à tous, mecs et filles :

- Qu'est-ce que vous en pensez ? Les gars, est-ce que ça vous donne envie d'y participer ? Qu'est-ce que vous pourriez y trouver ? Les filles, auriez-vous envie que votre (futur) mec / coloc / meilleur ami y participe ? Pourquoi ?
- Dans ce qu'on voit là, quelle vision du monde est mise en avant ? Vous convient-elle ?
- Si vous pouviez imaginer un stage pour faire évoluer la question de l'équilibre masculin / féminin dans la société, à quoi ressemblerait-il ? Serait-il mixte ou non ? Quelles activités seraient proposées ?
- Imaginez-vous autre chose qui pourrait permettre à chacun de trouver sa place et son rôle, homme ou femme, dans la société ?

► Petite histoire des sorcières de Salem

C'est Scarlett qui l'a fait circuler.

Et la prof demande à Scarlett si c'est vrai. Et une des filles commence à parler, mais la prof la fait taire - je pose la question à Scarlett - et je ne peux pas m'empêcher de penser à la scène des « Sorcières de Salem », c'est la pièce qu'on monte cette année à l'école, je joue John Proctor parce qu'il y a pas assez de garçons dans la troupe et dans une des scènes, je dis « Dis la vérité ! » à ma femme exactement comme la prof en ce moment, et on sera acquittés ou condamnés à mort en fonction de ce qui sort de sa bouche.

Sauf que c'est pas du tout ce qui se passe. Parce que Scarlett sait que quoi qu'elle dise, elle est condamnée..

Pour ne pas que vous ratiez la ref des sorcières de Salem, on va vous la donner, parce qu'elle est très éclairante sur d'autres points dont on a déjà parlé. Salem, c'est un village paumé dans le Massachussets, aux Etats-Unis. En 1692, on y retrouve une colonie anglaise protestante puritaine. Comprenez par-là, de cette branche de la chrétienté souhaite ardemment vivre dans la pureté des préceptes de la Bible pris aux pieds de la lettre. Travail acharné, prière, discipline morale, culpabilité pour tout et pour rien, surveillance intense des péchés et peur terrible du diable, voilà ce qui les anime. Bonne ambiance. Surtout pour les femmes évidemment, ces héritières d'Eve par qui le Mal était arrivé. Dans ce contexte bien suffoquant, tout à coup, plusieurs jeunes filles se mettent à faire des crises violentes durant lesquelles elles semblent ne plus contrôler leur corps, elles hurlent, ont des spasmes, se roulent par terre, ou au contraire se figent complètement. En plus, elles accusent d'autres de leurs maux, disent des insanités ou réagissent à des objets religieux. Bref. C'est ce qu'on pourrait appeler une hystérie collective, dont aujourd'hui encore on ne connaît pas la cause exacte.

On a pu observer à d'autres endroits à la même époque des phénomènes collectifs semblables liés à un champignon qui se développe sur le seigle stocké dans les greniers et qui est hallucinogène, mais alors pourquoi seulement les femmes ? Cette hypothèse tient peu. Ce qui semble plus probable, par contre, c'est que les femmes soient tellement étouffées dans cette communauté puritaine que l'une d'entre elles, plus fragile ou anxieuse peut-être, pète un câble, se mette à hurler et à se rouler par terre, et que par contagion psychologique, les autres se mettent à en faire de même, comme des réponses psycho-somatiques à un stress extrême causé par la pression de la religion et des hommes¹⁶. On ne leur laissait aucun moyen de s'exprimer, et durant ces crises au moins, elles étaient entendues. Ça peut sembler bizarre mais c'est l'hypothèse la plus plausible aujourd'hui, et soutenue par des recherches en sciences sociales¹⁷.

Le problème, c'est que dans ce genre de climat puritain, tout ce qui n'est pas bien contrôlé et moralement irréprochable tombe dans le domaine du diable. Satan n'est jamais loin, prêt à pousser au vice et à posséder des corps, surtout ceux du sexe faible. Et c'est à qui dénoncera sa voisine, accusera sa rivale de sorcellerie, répandra des rumeurs pour satisfaire sa jalousie, j'en passe et des meilleures. La plupart des dénonciations et accusations de sorcellerie portent sur des femmes, mais certains hommes en sont aussi victimes, il ne faut pas l'oublier. C'est la cacophonie de dénonciations, on torture les suspects, certaines avouent des choses qu'elles n'ont même pas commises, et ça renforce en-

16 Pour ceux que ça intéresse, on vous recommande : [Folie dansante, hilarité irrépressible et nonnes possédées : histoires d'hystéries collectives | France Culture](#)

17 Par exemple on peut l'expliquer par le rôle des neurones miroirs (« [Phénomènes psychogéniques collectifs](#) » : [l'hypothèse des neurones miroirs - ScienceDirect](#)) ou par la nécessité pour un groupe minoritaire de s'exprimer quand c'est impossible ([Une manière de s'exprimer, l'hystérie collective - EM consulte](#))

core l'hystérie collective, à la fois du côté de celles qui font des crises que du côté des Puritains chargés d'évacuer le démon du village. Au total, 200 personnes, dont trois quarts de femmes, sont accusées de sorcellerie, souvent pour des raisons subjectives ou sociales, du genre « ma voisine n'est pas mariée et à ce qu'il paraît, elle couche avec Brandon, le boucher ». Elles sont jugées par un tribunal spécial. Si tu plaides innocente, tu es pendue d'office. Si tu plaides coupable et que tu montres vraiment beaucoup de détermination à vouer ton âme à Dieu, tu auras peut-être la chance de pouvoir vivre en prison toute ta vie. Au final, quatorze femmes et cinq hommes seront pendus, et un gars sera lapidé parce qu'il refuse de choisir entre plaider coupable ou innocent. Des dizaines d'autres mourront en prison en quelques mois, comme des rats. À la fin de l'année, le gouverneur se rend compte que peut-être ils ont un peu exagéré, et commence à relâcher les « coupables » qui restent vivants. Les autorités finiront par reconnaître leur erreur de jugement, mais ça fait une belle jambe aux squelettes.

Et ce John Proctor qui demande à sa femme de dire la vérité, qui est-il ? Il représente justement dans l'histoire celui qui va s'opposer à ces accusations de sorcellerie et à ces tribunaux. Il ne plonge pas dans la folie collective des dénonciations, il refuse le mensonge, et il essaie de défendre la raison et la justice. Autant dire que ça ne lui a pas valu une médaille : il fait partie des pendus sur la place du village. Son courage face à une société dominée par la peur lui a coûté cher. Mais il reste un symbole de résistance à l'injustice collective.

Pourquoi on continue à faire référence à cet épisode de l'histoire ? Parce qu'il met en lumière les effets des rumeurs dans un climat de peur, de contrôle, de tensions sociales. Il montre aussi ce fameux comportement moutonnier dont on reparlera dans la suite du dossier, qui fait par exemple que lorsque le groupe commence à accuser ou à harceler, tout le monde suit, même sans preuve, même contre toute logique, pour éviter de se retrouver dans le mauvais camp. Et aussi, comme l'illustre cet extrait, que de toute façon, une fois que le processus est lancé, quoi qu'on dise pour essayer de se défendre, de plaider coupable ou innocent, on est condamné. Mais alors que faire ? On va continuer à y réfléchir. Une chose est sûre à ce stade : ne pas tomber dans la tentation de la rumeur, ne pas plonger dans l'hystérie collective contre quelqu'un, c'est encore la meilleure manière d'éviter le carnage qui peut suivre, et dont tout le monde sort abîmé.

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS **POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS**

L'Heure H

Si vous aimez les histoires vraies super bien racontées, vous allez adorer l'Heure H, émission radio de La Première que vous pouvez retrouver sur Youtube, Auvio ou les applis de podcast. Jean-Louis Lahaye revient pour nous sur l'histoire rocambolesque des sorcières de Salem : [Le procès des sorcières de Salem : les théories rationnelles derrière le mythe - L'Heure H](#)

► Petite histoire du matriarcat

Et le matriarcat, ça existe ?

Soyons clairs d'emblée : le matriarcat tel qu'on l'imagine dans certaines fictions, dans lequel les femmes domineraient les hommes, c'est un mythe. Le matriarcat n'existe pas en tant qu'inverse du patriarcat. Ce qui est en fait assez logique, puisque le côté féminin de la force¹⁸, c'est plutôt le *care*¹⁹ et l'empathie. Quand les femmes ont eu du pouvoir, elles n'ont pas eu besoin de structures hiérarchiques pour s'en servir, elles ont plutôt mis en place une organisation dans laquelle elles distribuent les ressources économiques, mais où chaque membre a une égale valeur. Celle qui a exploré le sujet à fond toute sa vie, c'est la philosophe allemande Heide Goettner-Abendroth²⁰. Elle a fait plusieurs fois le tour du monde à la rencontre de peuples non patriarcaux. Pour elle, la notion importante dans ces sociétés, c'est l'équilibre. Avant elles, les études sur les sociétés matriarcales ont été peu reconnues, sporadiques, pas prises au sérieux, tiens, on se demande bien pourquoi... Mais cette docteure en philosophie qui enquête sur le terrain, compare, questionne, observe, analyse, et nous remet une brique de 600 pages sur le sujet, difficile de ne pas lui donner de crédit...

Des idées pas si primitives

Heide étudie avec profondeur ces sociétés qu'elle appelle malgré tout matriarcales, qui sont en fait de parenté matrilineaire (le nom, les biens et le prestige sont transmis de la mère à ses enfants), horizontales, égalitaires, non hiérarchiques et pacifiques. Ah oui, ça existe ailleurs que dans *Avatar* ? Parfaitement ! Chez certains même, le mariage n'existe pas, le père n'est pas reconnu, la sexualité est libre et discrète. On rigole souvent de ces exemples car ils concernent des tribus « exotiques » à nos yeux, qu'on visualise dans les îles de Papouasie Nouvelle-Guinée, dans les hauteurs de l'Himalaya, dans les vallées de Chine²¹, dans les tribus amérindiennes d'Ari-

zona, ou au fin fond de l'Afrique. Ces peuples considérés comme primitifs sont parfois comparés aux sociétés nomades du Néolithique. Vous les imaginez déjà en train de danser, en transe, avec une plume dans les fesses autour de la statue obèse de la déesse-mère ? Et bien pas du tout, figurez-vous que certains d'entre eux ont même un boulot salarié en ville, sans pour autant renier leur culture. C'est sûr, certaines de ces cultures sont résiduelles et en voie de profonde altération face au choc du monde moderne, mais d'autres sont encore prospères et pas si anecdotiques que ça. La plupart sont christianisées ou islamisées, sans avoir perdu pour autant leurs spécificités. Surtout, toutes nous font découvrir des solidarités structurelles entre les femmes, solidarités auxquelles l'ethnologie s'est étonnamment peu intéressée. Alors laissez-nous vous donner quelques idées de ce à quoi ça ressemble, une société gérée par les femmes... Il se pourrait bien qu'on ait quelques leçons de post-modernité à prendre...

Ça ressemble à quoi, sans patriarcat ?

Parfois, le pouvoir est spirituel, comme chez les Kavalan²², à Taïwan : seules les femmes peuvent devenir chamanes et guider leur peuple moralement. Par contre, le chef de leur clan est élu, il peut être un homme ou une femme, ça n'a pas d'importance. Aux Comores, l'islam cohabite très bien avec un système matrilineaire : la femme est responsable d'une grande maison dans laquelle vit sa famille, et quand sa fille aînée se marie, son fiancé vient habiter là aussi, et elle commence à prendre le relais de sa mère. Par contre, quand les frères se marient, ils quittent le nid. Et comment faire alors avec la question de l'héritage, qui se transmet aux hommes dans l'islam, et aux femmes dans la culture comorienne ? Et bien ils ont résolu le dilemme en donnant tout à la femme cheffe de famille de leur vivant ! Quand un homme meurt, de toute façon, il n'a donc rien à transmettre. Et, croyez-le ou pas, les an-

18 À nouveau, on s'entend bien : cela ne veut pas dire que toutes les femmes sont nées biologiquement avec ces qualités, mais bien qu'il s'agit d'un apprentissage du rôle social et culturel de la femme dans la plupart des sociétés.

19 Dans le sens de « prendre soin » en anglais.

20 Née en 1941, Heide a fait partie de la deuxième vague féministe en Allemagne.

21 *Une société sans père ni mari : les Na de Chine*, de Cai Hua, chercheur chinois à Paris (PUF, 1997)

22 Voir à ce sujet, et aussi à propos des Comores, le livre *Une maison sans femme est une maison morte*, ouvrage collectif sous la direction de Nicole-Claude Mathieu (Maison des sciences de l'homme, 2007).

thropologues qui y sont allés nous disent que ce pouvoir économique des femmes ne pose pas de problème particulier parce qu'elles redistribuent et s'occupent de chacun de manière égalitaire. Le fameux *care*. Vous voulez encore quelques exemples ? Chez les Khasis²³, en Inde, c'est la plus jeune fille qui gère les biens de la famille une fois devenue adulte, et les enfants prennent le nom de leur mère. Chez les Iroquois²⁴, ce sont les plus vieilles femmes du village qui désignent les hommes habilités à représenter leur communauté à l'extérieur, et les clans s'articulent autour d'elles. Chez les Minang²⁵, une ethnie qui représentent quand même entre 4 et 6 millions de Musulmans en Indonésie, les femmes sont propriétaires de la terre et des biens, et qui les répartissent donc « en bonnes mères de familles », et, petit détail symbolique, ce sont les filles qui demandent les garçons en mariage. Tout ça vous inspire ?

23 *Au pays des femmes puissantes*, article de Lucas Bretonnier, envoyé spécial du quotidien Le Parisien, au nord-est de l'Inde (11 mars 2016) <http://www.leparisien.fr/week-end/au-pays-des-femmes-puissantes-09-03-2016-5611547.php>.

24 *Femmes de personne*, de Roland Viau (Montréal, les éditions du Boréal, 2000)

25 Les Minangkabau d'Indonésie, un islam atypique et féminin, article très éclairant sur un autre type d'islam, publié le 5 juin 2011 sur le site du Nouvel Obs : <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-monde/20110605.RUE2584/les-minangkabau-d-indonesie-un-islam-atypique-et-feminin.html>.

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Un podcast pour explorer la question

Si vous voulez aller plus loin sur la question, on vous a dégotté un débat intéressant de septembre 2019, au moment de la sortie de la traduction française du livre « Les sociétés matriarcales ». Sur France Culture, Patriarcat, la domination des femmes a-t-elle toujours existé ? Ça vole haut parfois, mais on se sent moins bête après.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/signes-des-temps/patriarcat-la-dominance-masculine-a-t-elle-toujours-existe-8096810>

Agir en « bonne mère de famille »

Dans le droit belge, il existe cette expression courante « agir en bon père de famille ». Par exemple, si votre cheminée prend feu, il faudra prouver que vous l'avez entretenue « en bon père de famille » pour que l'assurance marche.

D'après les écrits de Heide Goettner-Abendroth, chez les Minangkabau, la plus grande société matriarcale moderne, en Indonésie, on utilise l'expression « en bonne mère de famille », et si c'est un homme qui est choisi pour représenter le clan ou y tenir un rôle important, c'est exactement ainsi qu'on lui demandera d'agir (comme à une femme, d'ailleurs). À savoir, avec amour, attention, réciprocité et souci constant de paix.

- Qu'en pensez-vous ? Qu'est-ce qui est différent, pour vous, entre une attitude de « bon père de famille » et une attitude de « bonne mère de famille » ?

- Dans quel contexte aurait-on besoin plus de l'un ou de l'autre ?

- Imaginez qu'on exige de nos représentants politiques, hommes et femmes, de se conduire en « bonne mère de famille ». Qu'est-ce que ça changerait, potentiellement ?

- Un professeur, homme ou femme, devrait-il plutôt être « un bon père de famille » ou « une bonne mère de famille », selon vous ? Pourquoi ?

- Heide Goettner-Abendroth dit : « Il ne s'agit pas d'hommes ou de femmes. Il s'agit de sociétés matriarcales ou patriarcales. Vous avez des hommes "matriarcaux", qui se comportent très différemment des hommes façonnés par nos sociétés, au même titre que, dans nos cultures, vous avez des femmes imprégnées de patriarcat. »²⁶. Comment comprenez-vous cela ? Qu'est-ce que ça a pour conséquence pour notre société en évolution ?

Le matriarcat ferait-il peur aux hommes ?

Pour approcher la question, on vous propose un retour en arrière aux débuts du féminisme, la première vague, celle des fameuses suffragettes qui réclamaient le droit de vote, quelle audace, ces péronnelles ! En 1909, Alice Guy, première femme réalisatrice au monde, sort un court-métrage muet de 8 minutes intitulé « Les conséquences du féminisme », une pépite qui nous donne à voir ce que les hommes imaginaient qui allait se passer, à l'époque, s'ils prenaient le risque de lâcher la bride des femmes... <https://www.youtube.com/watch?v=fAc5gJCDEJ4&t=462s>

- Plus d'un siècle plus tard, où en est-on dans l'imaginaire collectif autour du matriarcat ?

- Connaissez-vous des films et des séries qui s'intéressent à ce sujet, de près ou de loin ? Que donnent-elles à voir ?²⁷

- Est-ce la même idée de matriarcat que celle de Heide Goettner-Abendroth ? Pourquoi ?

- Qu'est-ce qui est potentiellement problématique avec une vision du pouvoir des femmes telle qu'elle est mise en scène dans le court-métrage d'Alice Guy²⁸ et d'autres fictions actuelles ?

- Selon vous, quel est le rôle des artistes littéraires (écrivains et scénaristes, par exemple) dans la société, et plus précisément, dans la construction d'un futur possible ?

26 Extrait de la passionnante interview de Heide par le magazine Axelle, à lire ici : <https://www.axellemag.be/le-matriarcat-une-utopie-non-realite/> Avec en bonus, une interview de la philosophe et anthropologue allemande de 8 minutes sous-titrée en français.

27 Si vous séchez un peu sur la question, on vous suggère de lire l'article de Madmoizelle de juin 2022 « A qui profite la dystopie matriarcale sur les écrans ? » : <https://www.madmoizelle.com/series-cine-a-qui-profite-la-dystopie-matriarcale-sur-les-ecrians-1405193> .

On vous glisse aussi à l'oreille *Je ne suis pas un homme facile* et *Jacky au royaume des filles...*

28 Il est clair qu'à elle, on lui pardonne, et même, on la félicite d'avoir pris sa place dans un monde d'hommes et osé sortir un truc aussi provocateur pour l'époque !





4/ Thématiques qui traversent le spectacle

► Harcèlement

Préambule : sécuriser avant d'animer

Le harcèlement, c'est un phénomène qui est pénible pour tous : les victimes bien sûr, les témoins, mais aussi les harceleurs, car soyons clairs, ce n'est pas une activité qui permet un épanouissement personnel. Tous les chiffres s'accordent à dire qu'au moins trois quart des jeunes ont vécu des situations de harcèlement, dans une position ou une autre. Cela signifie que c'est un réel problème de société, mais aussi que c'est potentiellement un sujet très sensible dans les classes.

C'est pourquoi, afin d'éviter un carnage, il est essentiel de ne pas se lancer seul dans une animation avec un groupe conflictuel. Si vous suspectez des problèmes de harcèlement entre les élèves de votre classe, ou que vous avez des participants plus vulnérables psychologiquement, avant d'aborder le sujet en frontal, n'hésitez pas une seconde à faire appel à une ASBL ou à un professionnel pour vous accompagner²⁹. L'enfer est pavé de bonnes intentions. (On vous parle d'expérience...)

Juste pour vous donner une idée, lors des animations dans le cadre du projet H mené par le Théâtre de Poche il y a quelques années, il avait été demandé aux élèves de remplir un questionnaire anonyme par écrit, concernant le vécu personnel en tant qu'harceleur, harcelé ou témoin. Les réponses du questionnaire ont ensuite été compilées par l'animateur qui les a lues devant toute la classe, pour dresser un tableau plus large des violences vécues par le groupe. Ensuite, les élèves pouvaient prendre la parole par rapport à ce qui avait été exposé. Un cas de viol a été dénoncé, ce qui a entraîné une prise de parole d'autres élèves qui avaient aussi été victime de viol. Il faut être prêt à accueillir et accompagner ces paroles et les émotions vives qu'elles génèrent lorsqu'on aborde le sujet en classe, ça ne s'improvise pas. Bref. Si vous avez le moindre doute, faites-vous accompagner pour les phases plus délicates.

Cela dit, si le climat de votre groupe est plutôt bon, que vous connaissez bien les élèves, nous vous invitons quand même, avant toute discussion sur le harcèlement en classe, à tâter le terrain et à établir une base de dialogue préalable, en choisissant des activités qui ne demandent pas d'emblée de parler de sa vie.

Et enfin, veillez à co-crédier avec les élèves un cadre clair dans lequel ils puissent se sentir en confiance et libres de s'exprimer sans danger. Parmi les éléments importants, on pourra par exemple faire émerger :

- Ce qui est dit pendant ce moment reste entre nous. Nous n'utiliserons jamais ce qu'on entend ici contre quelqu'un.
- Nous sommes honnêtes et sincères.
- Nous écoutons sans interrompre et sans juger, avec le plus d'ouverture possible.
- Nous respectons chacun et nous ne nous moquons pas.
- Une émotion se vit mais ne se contredit pas.
- Nous donnons la parole à chacun mais personne n'est obligé de parler s'il n'en a pas envie.
- Chacun parle pour lui-même, nous ne dénonçons pas, nous ne parlons pas pour quelqu'un d'autre.

Partons aussi du postulat que ce sont les jeunes qui sont les experts de terrain du harcèlement sous ses nouvelles formes digitales. Ils sont dedans, ils le vivent au quotidien. À nous, les dinosaures numériques, de les aider à développer l'esprit critique, l'empathie et la bienveillance nécessaires pour qu'ils puissent se poser les bonnes questions, dialoguer et partager leurs idées. Pour mettre en place des dynamiques de groupe positives, des attitudes et des solutions qui répondent à leur réalité. Pour ensuite pouvoir faire évoluer la société qu'ils commencent à influencer...

29 Citons entre autres Ajile ASBL, le service S.O.P.H.I.A., Prefer ASBL, UFAPEC, Theracommuni ASBL, Dans ma ruche ASBL, ... Plus d'infos sur ces organismes sur le site des Mots de Tom : <https://www.lesmotsdetom.be/besoin%20d'aide>

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Rompre la glace

Histoire de démarrer une série d'activités plus mobilisantes que de rester assis en sécurité derrière son bureau, on peut initier une dynamique de groupe par quelques jeux simples. Le but est de sortir de la position figée assise et de se mettre en lien avec le groupe.

Vous connaissez sans doute ces exercices :

Formation du cercle : Demander aux élèves de se mettre en ligne en fonction du mois et du jour de leur naissance, puis refermer cette ligne pour en faire un cercle. Ça permet de casser les habitudes de se mettre à côté des copains.

Circulation de l'énergie : faire passer un clap de main pour transmettre son énergie à son voisin, en tournant dans le cercle. On peut faire varier la vitesse et l'intensité. Deux claps signifie qu'on change de sens.

Balle magique : lancer une balle imaginaire de l'un à l'autre, en désignant le récepteur par un regard clair. Le groupe a gagné s'il a réussi à faire passer la balle à tout le monde une fois sans se tromper et sans l'envoyer deux fois à la même personne. Pas mal pour rassembler l'attention, augmenter la concentration collective et inclure chacun.

Marche dramatique : tout le monde circule librement dans l'espace, et l'animateur donne une émotion. Les élèves doivent alors incarner cette émotion et adapter leur posture, leur visage, leur démarche à cette émotion.

Traversées dramatiques : variante de l'exercice précédent : la classe se sépare en deux groupes, un de chaque côté de l'espace. Les demi-groupes se placent en file indienne. Le second de la file donne une émotion à voix haute au premier, de chaque côté. Les premiers de file partent ensuite pour se rencontrer au milieu, avec chacun leur émotion. Les regards se croisent, mais sans parole. Puis ils continuent leur chemin jusqu'à l'autre côté. La même émotion ne peut pas être répétée deux fois (ce qui permet d'élargir la palette...)

Laisser parler les corps

On va aller un peu plus loin. Vous commencez à le On va évoquer des questions de rapport dominant-dominé et de spectateurs. Il semble donc intéressant de voir, dans un premier temps, comment ils ressentent cela dans leur corps. Voici deux petits exercices de statues muettes qui leur permettent de s'exprimer sans devoir parler de leur ressenti.

1. Le triangle bourreau-victime-spectateur : tout le monde est en cercle. Un élève va spontanément prendre la place de la statue du bourreau (ou dominant). Un deuxième entre en scène et va prendre la position de la victime (ou dominé) du premier. Un troisième vient se placer où il veut en périphérie pour représenter le spectateur (ou té-

moins). Puis, le premier retourne dans le cercle et un autre vient prendre sa place de bourreau, dans une position différente, en fonction de ce qu'il sent. Et on remplace l'une après l'autre chaque statue. Aucun commentaire ni jugement pendant l'exercice, tout est ok. Si nécessaire, on peut en reparler après, mais ce n'est pas obligatoire, le but n'est pas ici d'analyser mais bien de ressentir avec son corps dans les différentes positions.

2. La surenchère de la domination : dans cette variante, l'idée est de former une énorme statue finale incluant tous les élèves et l'animateur/professeur. Un premier vient au centre du cercle pour prendre une position de dominant. Un second vient dominer le dominant. Un troisième vient dominer le dominant du dominant. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le monde soit en position. On peut le faire deux fois avec à chaque fois un élève témoin qui reste en dehors pour prendre une photo du résultat final.

Se positionner sans mots

Enfin, pour commencer à entrer dans une opinion personnelle, mais sans devoir forcément se justifier, on peut tracer une ligne au sol, avec d'un côté, Oui/Pour et de l'autre Non/Contre. L'animateur va ensuite donner une série de phrases, et chaque élève sera invité à se positionner par rapport à cette affirmation : près de la ligne s'il est plutôt indécis, loin de la ligne d'un côté ou de l'autre si son avis est bien tranché. L'animateur peut demander à certains d'expliquer leur avis s'il sent que le groupe est prêt, mais sinon, il peut simplement laisser les élèves se placer, puis leur donner un moment pour observer la position des autres en répétant l'affirmation, et ensuite lancer une autre phrase. Le but est que chacun se rende compte qu'il a un avis, qu'il peut se positionner face à ces questions, que chacun a une position différente, et que chaque position est valable.

Des exemples de phrases ? *Je me sens parfois seul à l'école. J'ai vécu ou assisté à un cas de harcèlement ou de cyberharcèlement. Une personne qui harcèle, c'est une personne qui est en souffrance. Je pense qu'il faut exclure les harceleurs et les punir. Un témoin est aussi coupable qu'un harceleur. Quand on se moque, parfois, c'est pour rigoler. Je trouve que dans notre classe, il y a beaucoup de moqueries. Pour moi, les remarques genrées (ce que devrait être une fille, ce que devrait être un mec), ça devient du harcèlement. Une personne harcelée ne doit pas montrer que ça lui fait mal, parce que ça renforce l'harceleur. En tant qu'adolescent, je me sens moins apte à agir contre le harcèlement qu'un adulte. La violence physique est plus dangereuse que la violence psychologique. Parler de mes émotions, c'est facile. Je connais au moins un adulte dans l'école à qui je pourrais tout dire.*

1) C'est quoi exactement, le harcèlement ?

Et le présentateur n'arrête pas de demander - où est-elle passée ? Pourquoi est-ce que c'est arrivé ? Qui est responsable ? Alors qu'il ferait mieux de demander pourquoi elle sourit pas sur la photo ?

Pourquoi sur la photo d'école, ses yeux disent *Aidez-moi* ?

Le harcèlement, si vous passez vos journées dans une école, vous ne pouvez pas ne pas connaître³⁰. Que cela vous concerne directement ou pas, vous avez tous été en contact avec cette réalité. Une victime, un ou des harceleurs qui s'acharnent sur elle, les autres qui regardent sans rien faire. Certains diront : « C'est comme ça, ça a toujours existé, on ne peut rien y faire ». Nous, on fait le pari que si, justement, on peut y faire, et qu'avant de trouver des solutions, il faut décortiquer le sujet pour bien le comprendre et agir efficacement. Alors, on s'y attaque, à cette pseudo-fatalité ?

L'être humain, cet animal qui harcèle sans raison

Saviez-vous qu'à l'origine, le mot *harcèlement* était utilisé en éthologie pour décrire un comportement animal : des petites attaques répétitives de petits animaux pour faire fuir un prédateur plus gros. Par exemple, les hirondelles qui volent au-dessus du faucon pèlerin pour lui asséner une série de petits coups de bec sur la tête jusqu'à ce qu'il déguerpisse. Chez l'être humain, on ne lance pas des petits cailloux à un ours brun ou à un grand requin blanc, non. On n'est pas cruel pour sa survie, non plus. On s'acharne gratuitement sur plus vulnérable que soi, au sein de sa propre espèce ! Pourquoi cette conduite irrationnelle et totalement contre-productive ? Chacun peut avoir son avis sur la question, mais ça n'en reste pas moins une grande interrogation...

Un méchant dominant qui en remet une couche

On l'a compris, pour qu'il y ait harcèlement, il faut qu'il y ait une répétition d'attaques. Si Michel vous pousse une fois dans le couloir en vous insultant, c'est un gros lourd, mais pas un harceleur. Il faut aussi qu'il existe un rapport de force déséquilibré entre les protagonistes. Si Mélissa et Kimberley se battent trois fois dans la cour pour les beaux yeux de Juliette, c'est certes assez primitif, mais c'est un conflit, pas du harcèlement. Et enfin, il faut qu'on cherche à vous nuire. Votre mère qui, mal-

gré vos supplications, vous appelle sans cesse « mon poussin » devant les copains, ça énerve, mais ce n'est pas non plus du harcèlement. Les experts sont donc globalement d'accord : le harcèlement, c'est une série d'actions qui ont pour intention de nuire à la victime, et pour lesquelles la victime est en position d'infériorité (pour une raison ou une autre).

Certains, comme Bruno Humbeeck, rajoutent un critère qui nous semble très pertinent : il faut qu'il y ait un public pour que ce rapport de domination soit figé. Sans au moins un témoin complice, pour lui, l'acte n'a pas la même force, ni la même signification. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Le cyber-eldorado des bourreaux

Mais les bagarres dans la cour, c'était dans le monde d'avant, quand la force physique donnait un avantage clair et efficace. Aujourd'hui, les attaques les plus violentes se déroulent souvent dans un autre espace, celui d'Internet. Ça laisse toujours un privilège aux plus costauds, celui de menacer par messages de venir violer ou casser la gueule à la sortie de l'école. La peur des coups, ça marche bien pour nuire et pour harceler. Mais la toile donne aussi l'occasion à d'autres profils de bourreaux d'émerger. La balèze en informatique qui s'introduit dans l'ordinateur de sa rivale pour lui voler des données personnelles et créer des faux profils pourris d'elle. Le freluquet introverti qui déverse sa merde raciste sous pseudo. L'ex qui balance des vidéos sexy de l'autre sur les réseaux pour se venger. Le petit malin qui utilise l'IA pour faire des montages bien dégueulasses avec la photo de l'intello de la classe. La meilleure amie détrônée qui utilise le mot de passe de son ancienne favorite pour pirater son compte Instagram et envoyer des messages sexuels à tous ses contacts. Bref, vous voyez, Internet décuple à l'infini les possibilités de harcèlement...

³⁰ Pour en prendre la mesure, voici un article intéressant de la RTBF qui accompagne un sujet du JT : https://www.rtbf.be/info/belgique/detail_un-eleve-sur-trois-est-victime-de-harcèlement-en-fédération-wallonie-bruxelles-comment-lutter-contre-ce-phenomene?id=10675369

Internet, qu'est-ce que ça change ?

Alors, loin de nous l'idée de dire que c'est la faute d'Internet, ce géant tentaculaire qui transformerait les individus normaux en monstres décérébrés. Si des violences misogynes, racistes, homophobes, pédophiles, extrémistes existent sur le net, c'est bien parce qu'elles existent dans la société. La toile n'est que le miroir du monde réel, son révélateur. Ceci étant posé, il nous reste à regarder comment, objectivement, les interactions digitales sont différentes des engueulades en présentiel. Et comment ces différences renforcent parfois le cyberharcèlement.

La première différence, et sans doute la plus douloureuse, est l'absence de limite de temps et d'espace. Se faire importuner à l'école, c'est souffrir de 8h à 16h, en semaine. Déjà, c'est très pénible, mais ça laisse des temps de répit, et des espaces de liberté. Se faire harceler sur son téléphone, c'est 24h/24, et ça envahit les moindres recoins de sa vie, y compris le club de sport, les cousins ou le quartier. Y compris quand on change d'école, comme Scarlett.

Une deuxième différence importante réside dans le fait que le bourreau³¹ est déconnecté de la réalité de la souffrance qu'il inflige. On appelle ça « l'effet cockpit » : l'absence de contact visuel avec la victime et de feedback non verbal fait que le bourreau ne se rend pas compte de l'effet de ce qu'il balance. À moins d'être un psychopathe, un être humain normalement développé peut avoir des pics de méchanceté ou de colère, mais il arrête de faire mal quand il voit l'autre souffrir. Il se rend compte que c'est bon, ça suffit. Derrière un écran, comment voit-on la limite ? Quand sait-on que l'autre est par terre, recroquevillé avec l'envie de disparaître ?

Troisième différence, la possibilité d'anonymat. Toutes celles et ceux qui harcèlent en ligne ne le font pas de manière cachée, mais il faut avouer que le fait qu'on puisse mettre des masques virtuels donne sans doute à certains le courage des lâches. Hop, une insulte par-ci, un commentaire raciste par là, c'est tellement facile quand on n'assume pas... Cela dit, en cas de dépôt de plainte, il est possible de retrouver l'identité de la personne derrière son pseudo³², et quand elle se retrouve au tribunal, elle pourra toujours mettre un masque de *Superkéké666*, pas sûr que ça impressionne le juge...

Quatrième effet du côté cyber de la force, c'est qu'au lieu de se faire humilier devant toute la classe ou devant les grilles de l'école à l'heure de pointe, on fait le buzz sur la toile et en moins de 24h, on peut se retrouver avec 10000 vues de sa raie des fesses. Question publicité, Internet, on fait pas mieux. Mais parfois, on s'en passerait, non ?

Et la mémoire d'Internet, on en parle ? Cinquième point, et pas des moindres, Internet n'oublie rien. D'ailleurs, ce n'est même pas nécessaire de répéter le coup de la vidéo pourrie, car elle est en ligne pour toujours, et donc potentiellement répétée à l'infini, sans que le harceleur n'ait plus rien à faire ! Alors c'est vrai que dans le cadre d'une condamnation judiciaire, on peut demander un effacement, mais c'est très difficile d'éradiquer toutes les copies en ligne. Dès lors, comment vivre en paix en sachant qu'une photo humiliante de soi peut refaire surface à n'importe quel moment : quand vous cherchez un emploi, quand vous rencontrez quelqu'un...

31 On utilise ici le masculin par souci de lisibilité, mais contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, les filles ne sont pas en reste en ce qui concerne le cyberharcèlement scolaire : elles constitueraient un peu moins de la moitié des bourreaux. Comme dans *Ces filles-là* d'ailleurs. C'est assez différent en ce qui concerne le cyberharcèlement dans le monde adulte, où les hommes sont vraiment très majoritaires du côté des harceleurs.

32 Par exemple, une vidéo de viol supposé a été postée sur Facebook, et un internaute qui l'a vue a appelé la police, qui a réussi à retrouver en peu de temps l'auteur de la vidéo, ainsi que son adresse. Des policiers se sont directement rendus à son domicile, et ils y ont retrouvé le gars et un copain, ainsi que la victime de 18 ans, en état de choc. Tout cela avant même que Facebook ne daigne retirer la vidéo, qui avait pourtant été signalée plusieurs fois. https://www.lexpress.fr/actualite/societe/video-de-viol-colere-contre-facebook_1750263.html

Les saisons du harcèlement

Bruno Humbeeck, psychopédagogue³³, nous explique ce qu'il a observé dans les écoles depuis des années, et qui d'ailleurs s'apparente à ce qu'on peut observer dans les télé-réalités où des gens sont enfermés ensemble : il y a des saisons dans le harcèlement. En septembre dans les écoles, c'est la basse saison : c'est ce qu'on appelle l'euphorie communautaire. On se retrouve, on est content d'être ensemble. Puis en octobre, novembre, décembre, les groupes se forment, et pour se former, ils doivent en rejeter certains individus. Quel que soit le critère de différence mis en avant, on commence à voir les boucs-émissaires se faire exclure. La pute mais aussi le roux, la grosse, le mal habillé, la première de classe... C'est commun à tous les groupes humains (ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut rien y faire). Puis à partir de janvier, c'est la haute saison du harcèlement. Les groupes se figent avec ces exclus, et la violence contre eux va commencer à monter. Pour redescendre après Pâques, car les groupes finissent par exploser. Et en septembre, ça recommence...

On pourrait alors se dire : c'est naturel, pourquoi ne pas laisser faire, puisque de toute façon ça finit par retomber ? Oui, ça retombe, mais jamais à zéro, puis c'est comme être pris dans des rouleaux de vagues trop fortes : certes, on a un répit entre deux vagues, mais après s'en être pris plusieurs sur la tronche, on finit par être épuisé, et si personne ne vient nous aider, on coule. Donc, ne laissons pas faire. Puis, on ose croire que l'être humain se place un peu plus haut qu'un gros tas de gouttes d'eau salée rempli de plancton, question intelligence collective...

« T'as pas d'humour, toi ! »

Reste une question cruciale : quelle est la différence entre humour et moquerie ? Est-ce qu'on n'a pas d'humour quand le petit surnom désagréable, ça ne nous fait pas rire ? Où est la limite ? En fait, à bien y regarder, ce n'est pas l'émetteur qui va définir la limite entre les deux, mais le récepteur : ça dépend de l'émotion vécue par celui qui reçoit les mots. Si l'autre se sent triste, heurté, en colère, dévalorisé, dénigré ou rejeté par la

remarque, c'est que ce n'était pas drôle, c'est de la moquerie. Si l'autre est notre meilleur ami, qu'il sait que ce n'est qu'une blague et qu'il en rit de bon cœur, c'est de l'humour. Et si tout le monde rit sauf la personne à qui était adressée la blague, là vous pouvez en être sûr : ce n'est pas qu'elle n'a pas d'humour, c'est que c'est une moquerie blessante. Au final, ce n'est pas très compliqué, si vous suivez bien : il suffit de regarder le visage de l'autre pour avoir la réponse à la question.

Le harcelé, un faible ?

Relevons enfin un point intéressant. Souvent, on pense que la victime de harcèlement scolaire est une personne faible, pas capable de se défendre, ou avec de si gros défauts qu'on ne peut que se moquer. Mais en fait, la jouissance du harceleur est bien plus grande quand il démolit quelqu'un qui est supérieur que quand il démolit une pauvre petite chose, car alors c'est trop facile ! Le harceleur domine sur un aspect, certes, et c'est ce qui lui donne du pouvoir. La force physique, la beauté plastique, les compétences informatiques, ou encore une certaine popularité auprès du groupe. Mais souvent, on voit que le harcelé est supérieur au harceleur à d'autres niveaux...

Si on reprend l'histoire de *Ces filles-là*, on pourrait se dire que Scarlett a toujours été le bouc-émissaire de l'école, depuis les maternelles, parce qu'elle était un peu différente des autres, elle n'avait pas le dernier truc à la mode, les mains toujours propres, du genre à être la dernière choisie. Mais elle est aussi celle qui assume ce qu'elle est, du début à la fin. Celle qui a eu des formes sexy avant les autres. Celle autour de qui les garçons ont commencé à tourner en premier, au début de l'adolescence. Alors, jalousie, les filles ?

Jean-Claude Maes³⁴, de l'ASBL Prefer, n'hésite pas à dire : « *Ce qui caractérise les harcelés, ce sont leurs qualités. Ce sont des gens qui peuvent s'engager dans un lien, s'investir, qui sont capables de générosité, qui ont des idéaux... Souvent, on conseille aux parents de changer leur ado d'école, mais c'est très dur, ça lui donne l'impression que c'est lui qui est problématique*³⁵. *C'est le harceleur qu'on devrait exclure.* »

33 Pour en savoir plus, plongez dans son livre passionnant *Pour en finir avec le harcèlement*, ou venez l'écouter en parler ici par exemple : <https://www.youtube.com/watch?v=-PmDspI5s3w>

34 Jean-Claude Maes est fondateur de l'ASBL Prefer (Prévention, Recherche et Formation : Emprise et Résilience), et donne notamment son avis sur les harceleurs à Bruxelles J : <https://www.bruxelles-j.be/actu/dossier-special/lavis-du-psy-souvent-le-harceleur-est-persuade-quit-est-harcele-lui-meme-jean-claude-maes-prefer-asbl/>

35 Si quelqu'un autour de vous pense à changer son enfant d'école à cause de harcèlement, voici un article d'analyse de l'Union des Associations de Parents de l'Enseignement Catholique qui permet de réfléchir de manière plus approfondie à cette décision : <https://www.ufapec.be/nos-analyses/1021-harcelement-changer-ecole.html>





PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Virtuelle, la violence ?

Une petite vidéo d'introduction de 2'30 sur la chaîne Youtube de France Inter, *Les Clés du Numérique : Cyberharcèlement*, rien de virtuel, qu'on peut par exemple demander aux élèves de regarder à la maison et d'en extraire les concepts-clés : https://www.youtube.com/watch?v=O_ys1Up6Y_8

La violence n'est pas une fatalité

Parce que le cyberharcèlement est tout d'abord une violence, on peut se poser la question de comment l'éradiquer. Bien sûr, c'est facile de pointer les coupables à l'extérieur de soi : le monde est rempli de raisons d'être en colère, et rempli de gens qui, malheureusement, ne sont pas d'accord avec nous. Pourtant, le fait de passer de la colère à la violence, ça reste un choix. Un choix sur lequel on a du pouvoir, et qui a des conséquences.

Pour aborder de manière détendue, drôle et pourtant bien documentée la question de la violence, on vous propose cette petite vidéo de 6' sur la chaîne Youtube *Et tout le monde s'en fout (#21, La violence)*. https://www.youtube.com/watch?v=wwvuVrt_XuE&list=PL-vbyATDLjJCmf45ji-ZAk2MfsT94uZ2Cy&index=1

Elle peut être une porte d'entrée pour des questions à discuter en petits groupes puis avec toute la classe.

- Dans quelles situations est-ce que j'ai moi-même envie d'être violent ?
- Qu'est-ce qui me retient, ou au contraire, qu'est-ce qui me fait passer à l'acte (faire un sale commentaire, colporter de fausses rumeurs, insulter, menacer, frapper...)?
- Est-ce que ça change quelque chose pour moi lorsque les violences ont lieu sur internet ?

Pour mieux comprendre les mécanismes de la violence telle qu'elle naît en chacun d'eux, on pourrait approfondir cette discussion initiale par un exercice d'auto-observation. Pendant une semaine, on demande aux élèves de tenir un journal de bord de leur violence intérieure. Ce journal se présenterait en tableau, que l'élève est invité à remplir tous les jours, avec les moments où il sent qu'il aurait envie d'être violent. Voici une proposition de colonnes : Moment de la journée / Situation problématique en quelques phrases / Émotion ressentie (frustration, colère, énervement, haine, dégoût...) / Besoin non satisfait derrière cette émotion (besoin de reconnaissance, de tranquillité, de respect, d'affection, d'estime, de compréhension, d'amour...)/ Action choisie face à cette émotion / Résultat de l'action et ressenti / Et si c'était à refaire ?

Ces observations intimes ne sont pas destinées à être partagées, mais par contre il est intéressant de demander aux jeunes de rédiger un texte d'une page qui analyse leur tableau et en tire des conclusions par rapport à leur propre fonctionnement. Et à partir de cela, d'en reparler en groupe.

En chemin vers l'empathie...

Pour élargir le débat, on a envie de vous proposer un exercice d'empathie par rapport à toutes les étiquettes, les stigmates qui peuvent devenir la cause de harcèlement dans les groupes. Stigmatiser, c'est quoi ? Non, on ne vous parle pas de Jésus Christ, quoique... Ses stigmates, ce sont bien des marques durables et visibles de son passé de criminel crucifié. Quand on stigmatise, c'est qu'on voit des marques de quelque chose sur l'autre, qu'on associe à des caractéristiques intrinsèques. Et ça peut englober beaucoup de choses, dans tous les sens... Pour s'en convaincre, organisez un brainstorming en demandant aux élèves de nommer un maximum de stigmates, ou d'étiquettes, qu'ils pourraient voir chez les autres, ou qui leur ont déjà été attribués.

Dans un second temps, on peut les regrouper par catégories, et voir si on en a oublié : origine culturelle, origine sociale, lieu de vie, niveau économique de la famille, apparence physique, handicap, santé, résultats scolaires, goûts personnels (vêtements, musique...), identité des parents, religion, orientation ou pratique sexuelle, identité de genre, habitudes (fumer ou pas, boire de l'alcool ou pas...), accent, opinion politique, comportement, etc...

À ce stade, c'est intéressant de réfléchir avec eux à la question de la norme, ou de la normalité. Quel est le niveau scolaire « normal » qui ne sera ni stigmatisé pour être « intello » ni « gros nul » ? Quelle est la taille « normale » ? La manière de s'habiller « normale » ? L'activité sexuelle « normale », pour un mec, pour une fille ? L'origine sociale « normale » ? Est-ce la même dans chaque école ? Quels sont les goûts musicaux « normaux », et qu'y a-t-il de dérangeant à aimer autre chose ? Est-ce pertinent de juger un être humain complexe avec des courbes statistiques ?

Dans un deuxième temps, il semble utile de faire un travail sur les émotions liées à ces stigmates. On demande aux élèves de fermer les yeux et d'imaginer leur matin habituel. On les laisse s'immerger, puis on leur dit qu'ils voient sur leurs réseaux sociaux leur prénom et leur nom de famille tagués, avec des mots qui blessent juste là où ça fait mal pour eux, que ce soit une injure ou simplement une étiquette, sur eux ou sur leurs parents (fils de...). D'autres la voient aussi et réagissent, likent, commentent. Quand les élèves rouvrent les yeux, on les invite à écrire directement les émotions qu'ils ressentent, et s'ils le souhaitent, à les partager, en les aidant à préciser : la colère, la confusion, la honte, l'embarras, la frustration, l'irritation, l'anxiété, le choc, l'agressivité, la tristesse, la rage, l'anéantissement...

Enfin, dans un troisième temps, on choisit collectivement trois ou quatre étiquettes ou stigmates qui feront l'objet d'un approfondissement, et qu'on écrit chacun sur une feuille A4. Un volontaire s'empare d'une feuille, devient le personnage qui porte cette étiquette, et se met au centre. Les autres commencent par circuler sans parler autour de lui, en utilisant le non verbal. Puis ils s'immobilisent, et lui disent : ce qu'ils pensent de lui à première vue, ce qu'ils croient savoir sur lui, et ce qu'ils ressentent face à lui. Le professeur veille à ce que chacun s'exprime au moins une fois, et peut noter au tableau les éléments si nécessaire. Ensuite, la parole est au personnage stigmatisé : comment se sent-il en entendant ce qu'on pense de lui ? Qu'est-ce qu'il aurait tendance à penser ou à faire dans cette situation ? De quoi aurait-il besoin ? Qu'est-ce qu'il va finalement décider de dire ou de faire ? À nouveau, on peut noter au tableau si ça aide à la compréhension.

Et pour finir, on se demande comment aider l'autre quand on est témoin d'une scène où il se fait harceler à cause de cette étiquette. Quelle pourraient être les réactions justes et dignes qui soutiennent l'autre ?

Cet exercice permet, on le devine, d'augmenter l'empathie et la compréhension profonde des réactions de l'autre. Une discussion pourra alors venir clore l'activité : à quoi ça sert, l'empathie ? Qu'est-ce que ça change pour moi de développer de l'empathie ? Pour la classe ? Pour le monde ?

2) Les formes du cyberharcèlement

Pour y voir plus clair dans les possibilités infinies de violence sur internet, et aussi parce qu'on peut être victime de cyberharcèlement sans avoir conscience que c'est de cela qu'il s'agit, tentons une petite classification des pratiques.

Le lance-flamme (ou *flaming*) consiste à envoyer une série de messages courts, d'insultes violentes, vulgaires. On balance un peu partout, à tout va, sur les messageries instantanées de différentes personnes. Facile, on se défoule sans cible particulière, et sans aucune jugeote non plus.

Le harcèlement en réseau (ou *harassment*), c'est la même chose, mais en mode répétitif. On s'acharne à se moquer d'une personne, souvent quelqu'un qu'on côtoie au quotidien, avec des insultes violentes répétées, idéalement en bande.

Le dénigrement, c'est pourrir la réputation de quelqu'un en lançant des rumeurs, des ragots, en prétendant qu'il a dit des trucs qu'il n'a pas dit pour le brouiller avec tout le monde... Ça va jusqu'à la création de faux profils ou de sites mensongers sur la personne pour que les autres la détestent. Particulièrement vicieux, et plus réfléchi.

L'imitation (ou mascarade) est une méthode malveillante où on se fait passer pour la victime en piquant ses mots de passe, et on balance en son nom un tas d'ordures, ou des propositions sexuelles, ou des messages de menace. Résultat : on fait passer la personne pour ce qu'elle n'est pas. Certains l'appellent aussi le harcèlement par procuration.

Le lynchage vidéo (ou *happy slapping*) consiste à choisir une victime, à la passer à tabac, à l'humilier, ou à en abuser sexuellement, tout ça en filmant avec un smartphone, pour pouvoir ensuite partager la vidéo avec le reste de la communauté. Histoire de la détruire à tout jamais. L'année dernière, il y a eu un mort³⁶ en France. Particulièrement *happy*, n'est-ce pas ?

L'outing (de OUT, en anglais), c'est faire sortir au grand jour des infos qui étaient destinées à un usage confidentiel. Pirater l'ordinateur ou le téléphone de la victime pour y prendre des documents privés, des photos embarrassantes, des secrets, et les publier. Le partage public d'infos, photos ou vidéos intimes qui avaient été envoyées dans un contexte amoureux.

Le revenge porn, vous l'aurez compris, est donc un cas particulier donc de l'outing. C'est (peut-être) l'histoire de Scarlett (car on ne sait pas trop finalement qui est à l'origine de cette photo d'elle nue). Quand on est en couple avec quelqu'un qu'on aime ou qu'on veut impressionner, on se laisse aller à du sexting : des échanges de messages, photos et vidéos perso à caractère sexuel. Et quand la relation se termine, on balance ça sur les réseaux sociaux pour se venger. Niveau bac à sable, mais potentiellement mortel.

L'exclusion, c'est la même chose que dans la vie réelle, mais sur une plate-forme (tout le monde te bloque en même temps, par exemple) ou sur les jeux vidéo en ligne.

Les questions hypocrites (ou *sealioning*), c'est la méthode indirecte du casse-couilles qui va vous poser quinze fois la même question, histoire de bien vous énerver, et quand vous réagissez, de vous faire passer pour un(e) hystérique. Dans le meilleur des cas, ça bouffe pas mal d'énergie de gérer ce genre de troll. Dans les autres cas, la violence monte en puissance dès que la victime le bloque ou finit par lui dire ses 4 vérités.

Le raid, c'est l'attaque de groupe sur une cible identifiée. Un influenceur qui fait passer le mot à sa communauté : « Regardez, Machin a dit ça, ce soir, on balance » ! Et d'un seul coup, la victime est bombardée de messages incendiaires par 1400 personnes différentes qu'elle ne connaît même pas. L'effet de masse, on disait ?

36 Le décès du Youtuber « victime » Jean Pormanove en 2025 a levé le voile sur des pratiques inhumaines qui impliquent des milliers de témoins, voire de consommateurs d'images violentes réelles.

La traque sur internet (ou cyberstalking), c'est un peu le stéréotype du cinglé qui ne laisse pas de répit à sa victime. Il attaque avec une combinaison des différentes méthodes citées ci-dessus, en espérant que la victime craque (soit qu'elle se retire de toutes les plate-formes, soit qu'elle se suicide).

Et le fait de regarder sans réagir, c'est aussi une forme de harcèlement, alors ? Bruno Humbeek parle lui de spect'acteurs, pour mettre en évidence le fait que regarder, c'est agir, c'est participer. Car le harceleur a besoin du regard complice de l'autre pour figer le rapport de force dominant / dominé. Pas certains ? Prenons un exemple simple : les blagues sur les blondes. Un mec ne va jamais faire une blague sur les blondes à une fille blonde lorsqu'il est en face à face seul avec elle. C'est sûr que si elle ne rit pas, ce qui est assez probable, il aura l'air con. Alors que s'il la fait en face d'un groupe de potes, spectateurs acquis à son humour, c'est plus lâche, mais il est sûr de faire rire. Facile.

Donc oui, liker, partager, regarder sans dénoncer ni venir en aide à la victime, c'est aussi une forme de cyberharcèlement. Sans son public, le harceleur ne serait rien qu'un moustique ridicule dans le cyber-espace : chiant, certes, mais pas bien méchant...

J'y ai toujours cru. Avec ces filles-là, ça se voit tout de suite. Et le truc avec les rumeurs, t'sais, c'est que ce seraient pas des rumeurs si y avait pas une part de vérité dedans. Je veux dire, elles existeraient pas s'il y avait pas au moins disons 70% de vérité dedans. Alors peut-être que c'était pas dans les toilettes, ou peut-être que c'était pas à la fin des cours - ça fait partie des 30% qui peuvent être faux, mais c'est sûr qu'elle lui a taillé une pipe. C'est tout ce qui compte.

Taquinerie ou harcèlement ?

Parfois, ce n'est pas si simple de sentir la limite entre de la taquinerie en mode « qui aime bien châtie bien » et le début du harcèlement qui fait mal à l'autre. D'autant que mes limites sont souvent différentes des tiennes, en fonction de mon histoire, de ma confiance en moi, de ma culture, de mes blessures.

Child Focus a créé une activité clé sur porte dans son dossier pédagogique sur le cyber-harcèlement qui permet aux élèves d'être plus conscients de leurs limites et de celles des autres, et d'évaluer la gravité des « taquineries » sur internet. Pour celle-ci, les élèves sont assis en cercle et disposent chacun de 4 cartes, de couleurs différentes : *Je trouve cette situation OK / Cela me met mal à l'aise mais c'est tout / Ça, je trouve que c'est vraiment aller trop loin, mais je ne réagis pas parce que... / Ça, c'est vraiment du harcèlement, et je réagis en ...*

L'enseignant lit ensuite les 9 situations proposées mixant la vie à l'école et la vie en ligne, et chacun est invité à montrer la carte qui représente son avis. On demande à quelques élèves d'expliquer leur position, et l'enseignant peut rajouter ses arguments. Ceux qui le souhaitent peuvent changer d'avis en cours de discussion.

L'exercice est vraiment riche pour développer l'empathie et aussi pour aller vers des solutions, puisqu'on parle de comment réagir quand on pense que c'est grave. L'entièreté des ressources se trouve gratuitement ici, à la page 47 : https://www.childfocus.be/sites/default/files/manual_uploads/cf-dossier-cyberpesten_fr.pdf

Des animateurs en classe : la classe !

L'ASBL Infor Jeunes vous offre la possibilité d'accueillir en classe un animateur pour 2x50 minutes, autour du thème « Je réfléchis puis je clique ». Si ça peut se glisser dans votre programme (et on serait plutôt d'avis que c'est plus essentiel que l'accord du participe passé, mais ça n'engage que nous), foncez ! Les animations « Je réfléchis et puis je clique » d'Infor Jeunes - Infor Jeunes

3) Les conséquences du cyberharcèlement

Quelle que soit la forme de cyberharcèlement, on l'a compris, il s'agit bien de violence, parfois très grave, parfois mortelle et qui laisse toujours des traces. Dans la vie de la victime, on l'imagine facilement. Dans celle du harceleur, on y pense moins. Mais aussi dans la vie de la société, on va le voir.

À la sortie, Scarlett n'est pas là. Scarlett suce quéquette. Et personne ne l'a vue depuis le déjeuner. Si j'étais elle, je me suiciderais carrément. La honte totale. Je supporterai pas, tu vois ?

Ce que ça fait à la victime

Il y a bien sûr tout une gradation des effets du harcèlement sur les victimes, mais on n'en sort jamais indemne. Quand ça se passe en partie à l'école, le risque de décrochage scolaire est énorme. D'abord, parce qu'on n'a plus du tout envie d'aller au cours. Ensuite, parce que même si on trouve le courage d'affronter l'enfer un moment, il devient à peu près impossible de se concentrer. Indisponibilité psychique, disent les pys. Le fait d'avoir honte (et donc de ne pas en parler) ou d'être l'objet de moqueries répétées pousse la victime à s'isoler, à se sentir coupable, et à perdre confiance en elle. Dans la vie d'adulte, ça peut laisser des cicatrices : mauvaise estime de soi, anxiété, dépression, difficulté à faire confiance et à socialiser, comportements violents comme unique moyen de défense, paranoïa...

Au-delà de ces conséquences logiques, pour bien capter jusqu'où ça va (on a quand même chaque année plusieurs jeunes qui se suicident suite à du cyberharcèlement), on doit aborder le concept de traumatisme. On doit comprendre ce qui se passe dans le cerveau quand on est victime de violence, quelle qu'elle soit, et ses conséquences psycho-traumatiques³⁷. C'est très important pour comprendre la victime et ne pas la juger avec des questions du genre : pourquoi tu ne t'es pas défendu(e) (en cas d'agression filmée par exemple) ? Pourquoi tu es resté(e) sur la plate-forme ? Pourquoi

tu n'en as pas parlé plus tôt ? Pourquoi tu ne pleures même pas ? Ou dans le cas de Scarlett : pourquoi tu réponds « bien sûr » quand on te demande si c'est toi qui as fait circuler la photo ?

Voici ce qui se passe quand on est confronté à une situation de violence : on est dans une situation impensable, anormale (surtout que dans 80% des cas, les violences sont commises par des gens qu'on connaît). Du coup le cerveau va bloquer, et se mettre en état de sidération. Une émotion forte va être déclenchée, comme si une alarme sonnait à fond, et on bug. Avec la décharge hormonale, la personne est paralysée. C'est ça, la sidération. Après on s'en veut évidemment : « Pourquoi je n'ai pas dit ça, pas fait ça ? » Mais sur le moment, impossible de faire autrement : le stress monte à des niveaux extrêmes qui pourrait nous faire mourir, alors le cerveau disjoncte, et déconnecte tout. La personne vit alors l'événement comme si elle n'était plus là, elle n'a plus ni les émotions ni la douleur. C'est une dissociation. La personne traumatisée, ensuite, quand elle en parle, ne va pas pleurer ni manifester d'émotion, parce qu'elle est toujours dissociée. C'est ce qui fait qu'on ne les croit pas, ou qu'on minimise : « Tu n'as pas l'air si traumatisée que ça ! ». Ça, c'est la faute aux neurones miroir : si l'autre en face ne ressent rien, on n'arrive pas à être en empathie. Cela explique pourquoi la majorité des personnes victimes de violence ne sont pas prises au sérieux.

Ensuite, les images, les mots, les sensations reviennent sans cesse en mémoire, sous forme de flashes. On peut aussi développer des tocs (par exemple se laver tout le temps, vérifier mille fois par jour son téléphone, regarder derrière soi dans la rue, ne plus prendre le métro seul le soir...) et des conduites à risque pour s'anesthésier ou se punir (alcool, drogue, auto-mutilation, conduite dangereuse...).

Enfin, évidemment, quand on vit avec autant d'hormones de stress en permanence, dans un tel état psychologique, on développe aussi des problèmes de santé physique. Les personnes qui sont harcelées ont une immunité plus basse et sont donc plus vite malades.

37 Pour une explication limpide et complète de Muriel Silmona, psychiatre française fondatrice de l'association Mémoire Traumatique et Victimologie (15 minutes) : https://www.youtube.com/watch?v=AEDbvO_05fo

Loin d'être un phénomène purement virtuel, il a des conséquences très concrètes sur le corps des victimes. Elles dorment mal, peuvent souffrir de douleurs, d'infections ou de fatigue chroniques. Sans parler des idées noires, des pulsions suicidaires. Et c'est normal. Ce n'est pas lié à la personne, c'est lié aux violences subies.

Mais pour en guérir, la première étape pour la victime est de pouvoir en parler et d'être entendue sans que sa parole ne soit remise en question ou qu'on lui dise que c'est quand même un peu de sa faute... Dès lors, à nous d'être attentifs à nos proches, à nous préoccuper des signes de malaise ou de souffrance qu'on peut observer chez nos amis, et à les encourager à en parler pour pouvoir obtenir de l'aide de professionnels ensuite.

Ce que ça fait au harceleur³⁸

L'idée n'est évidemment pas ici de victimiser le harceleur, mais juste d'attirer l'attention sur le fait que son activité malveillante ne le laisse pas indemne non plus. On en a parlé, on observe déjà dans la plupart des cas que celui-ci (ou celle-ci, rappelons-le) a au moins une bonne raison de se sentir inférieur à sa victime. Oh bien sûr, il ne l'avouera jamais. Pourtant, à bien y regarder... On en vient donc à notre propos. Le harceleur, quel que soit l'air qu'il veut se donner, manque de confiance en lui et compense par la violence qu'il peut exercer sur autrui. Ça lui donne un sentiment de puissance, et hop, disparu pour quelques instants le complexe d'infériorité. En tout cas, c'est une explication des chercheurs³⁹ assez plausible. Puis, à force de faire du mal, sa capacité d'empathie diminue, il se désensibilise. Or, cette fonction humaine, l'empathie, est quand même vachement utile pour se relier aux autres et être heureux par la suite. Dommage. À moyen terme, les experts parlent de risque d'échec scolaire, de marginalisation, d'attirance

pour la délinquance. Et à la clé, dans sa vie d'adulte, le harceleur a plus de probabilités d'être dans un statut social précaire⁴⁰, d'être violent avec ses proches et/ou d'être dépressif. Autant le savoir avant de s'enfoncer dans ce marécage puant...

Voir les résultats de la recherche *Comprendre le comportement des auteurs de harcèlement à l'école*, de Benoît Galand, chercheur à l'UCLouvain.

Ce que ça fait à la société

Se poser la question des conséquences du cyberharcèlement dans la société, c'est un peu réfléchir à la question de l'oeuf et de la poule : qui vient en premier ? C'est bien parce que les violences sexistes, racistes, homophobes et autres existent dans la société qu'on les retrouve sur internet. Et en même temps, dans un mouvement circulaire, ce qui se passe sur la toile a des effets sur le comportement collectif des gens dans la vie réelle. Quels effets ? Regardons-y de plus près.

Tout d'abord, la somme des conséquences individuelles évoquées juste avant crée une conséquence sur la société. Juxtaposer des gens qui manquent de confiance en eux, des gens qui prennent plaisir à humilier, des gens qui se sentent impuissants face à ce qui devrait les faire réagir, des gens qui ont peur, des gens qui ont perdu leur joie de vivre, franchement, ça ne fait pas un monde qui donne envie... Mais ce n'est pas tout. En fait, ça va bien plus loin que la somme des conséquences individuelles : il s'agit de la construction de l'inconscient collectif, et du rapport entre les dominants et les dominés dans cette société. Les faits montrent qu'on harcèle majoritairement les mêmes catégories de gens parce qu'ils ne correspondent pas à « la norme » (de pureté morale, de physique idéal, de couleur de peau, d'orientation sexuelle... bref, vous voyez quoi). Épuisées, ces

38 Pour approfondir ce point : *Cyberharcèlement : risques du virtuel, impact dans le réel*, de M. Walrave, M. Demoulin, W. Heirman, A. Van de Perre. (Observatoire des Droits de l'Internet, 2009). Téléchargeable sur le site de l'UNamur : [5977.pdf](#)

39 À ce sujet, vous pouvez lire l'article de Libération qui parle des derniers résultats de l'IFOP en France ([Harcèlement scolaire : deux auteurs sur trois ont eux-mêmes été harcelés – Libération](#)) ou les recherches de Benoît Galand, de l'UCLouvain ([Le harcèlement à l'école | Cairn.info](#))

40 Cela dit, on parle bien de risque statistiquement plus élevé, et pas de profil type du harceleur. Comme on le voit dans les témoignages des victimes adultes, le côté sombre de la force attire des gens de tous milieux, autant d'avocats, de banquiers, de journalistes même, que de délinquants notoires. On a quand même du mal à imaginer tout ce petit monde heureux et épanoui...

personnes-là, grosses, anorexiques, gays, handicapées, noires, jaunes, voilées, trop libres, trop coincées, finiront par se taire ou se faire toutes petites pour ne pas attirer l'attention, et les attaques. Car oui, le cyberharcèlement est redoutable et ne permet plus de vivre normalement.

Conséquence : on revient à ce qu'on disait par rapport à la construction des récits dans une société patriarcale, vous vous souvenez ? Les imaginaires, les récits de succès sont écrits par les dominants pour les dominants. Puisque les autres se taisent, par peur d'être la cible de cyberharcèlement. Et c'est ça qui façonne l'inconscient collectif, c'est-à-dire ce qui nous influence tous sans même que nous ne nous en rendions compte. Ce sont trop souvent des hommes blancs, valides, hétéros, riches qui nous vendent leurs rêves de puissance et de performance, de corps parfaits, de conquêtes de toutes sortes, à grand coups de pubs, de séries, de films, de jeux vidéo, de discours politiques... Et du coup, tout le monde rêve de leurs rêves à eux, mais ce n'est pas forcément ce qui rend heureux.

Se réapproprier notre inconscient collectif

Il nous faudra donc veiller à cela : quels récits, quels imaginaires, quels futurs possibles alimentons-nous dans nos vies ? Il nous faudra veiller à raconter autre chose que les conquêtes de César et de Napoléon dans les programmes du cours d'histoire. Veiller à sortir des rêves du prince blanc, beau et riche qui tombe amoureux d'une pauvre princesse si charmante avec qui faire des enfants. Se rappeler d'oser d'autres fantasmes que celui de conquérir Mars, d'acheter une Porsche ou de faire un gang bang. Raconter nos amitiés, nos émerveillements, notre attention au vivant, nos différences, nos territoires intérieurs, nos cicatrices, nos petites joies discrètes, aussi, peut-être.

Ce qui disent les études en Belgique

Parfois, ce n'est pas si simple de sentir la limite entre de La communauté française, bien consciente que le harcèlement scolaire est un gros enjeu, mène régulièrement des enquêtes pour évaluer la situation. Il s'avère qu'elle s'est dégradée sur les cinq dernières années, surtout au niveau des réseaux sociaux. Pour mieux comprendre les conséquences du harcèlement à court, moyen et long terme, de manière très claire et approfondie, on vous propose d'aller voir cette vidéo d'experts sur le site de l'enseignement belge : Quelles sont les conséquences du harcèlement ? (Vidéo 5/16)

C'est très fort, et très instructif, que ce soit pour les agresseurs, les victimes, les témoins, les familles et la société. Cela peut faire l'objet d'un devoir, en notant les 10 points qui ont le plus interpellé les élèves.

Moi, un harceleur ?

Peut-être que quand on pense au harcèlement, on imagine le gars méchant et vulgaire qui passe son temps à racketter plus faible que lui à la sortie de l'école, ou la fille populaire langue de vipère qui critique à la kalachnikov. Et si, en fait, chacun de nous hébergeait une part d'ombre qu'on ne veut pas regarder, mais qui parfois nous pousse à agir du côté sombre de la force ?

Bergeret, dans son livre *La violence fondamentale*, écrit cela : « On s'emploie avant tout à réprimer la violence, celle de l'autre, bien sûr, tellement ce qui reste en nous de violence primitive mal intégrée, nous effraie ».

La violence humaine est une question existentielle profonde qu'il est passionnant d'explorer, même s'il faudrait plus qu'une seule vie pour en faire le tour. Par rapport au sujet qui nous anime, on a relevé une proposition d'activité intéressante pour appréhender la limite de cette part d'ombre... C'est une fois encore Child Focus, dans son dossier pédagogique, qui part de petites situations quotidiennes problématiques autour d'internet. Rien de bien méchant, mais parfois on ne s' imagine pas les conséquences de ses actes. L'idée est d'en discuter par petit groupe avec à chaque fois un élève différent qui doit se mettre dans la peau de la victime et donner son ressenti.

Exemples ? *Jeanne a trouvé un site super drôle. Vous pouvez y publier la photo de quelqu'un et les gens votent pour déterminer à quel point ils trouvent cette personne laide. Ou encore : Céline chatte souvent avec son petit ami Théo. Pendant l'une de ces conversations, Théo lui demande de lui faire un strip tease. Céline trouve cela très excitant et enlève un à un ses vêtements.*

Tout ça est accompagné d'un guide pour le prof, et se trouve ici, à la page 56 : https://www.childfocus.be/sites/default/files/manual_uploads/cf-dossier-cyberpesten_fr.pdf

Harceler n'est pas jouer

Pour se rendre compte de l'impact de l' « humour » moqueur à répétition, des insultes, menaces et autres joyeusetés sur les réseaux sociaux, on peut proposer aux élèves, seuls ou par groupes de 2, de rechercher sur internet un témoignage de victime de cyberharcèlement, de l'écouter plusieurs fois, puis d'en tirer les conséquences individuelles et collectives.

Pour leur donner un coup de pouce, vous pouvez leur donner quelques sites qui présentent des témoignages, comme *Les mots de Tom* (association créée par plusieurs parents d'ados qui se sont suicidés), ou *Pris pour cible* sur la chaîne web d'information indépendante 20 Minutes (une série de témoignages de victimes de cyberharcèlement).

Débat dans l'espace sur les conditionnements

Dans un espace dégagé, il s'agit de tracer au sol deux axes perpendiculaires qui se croisent en leur milieu.

L'axe des abscisses représente le degré d'adhésion à la proposition, allant d'un extrême, *pas du tout d'accord*, à l'autre, *tout à fait d'accord*. On lance ensuite les propositions, du type « La victime de harcèlement l'a quand même un peu cherché », « Les filles sont plus harcelées que les garçons », « Les Arabes et les Blacks sont plus harcelés que les Blancs », « Si une fille envoie des photos d'elle nue à son mec, c'est normal qu'après elle ait des problèmes », « Quand on like un commentaire raciste, on devient complice » ...

Ensuite, on rajoute le second axe, celui des ordonnées, perpendiculaire, avec une indication plus sociologique du type : « Je pense que mon opinion sur ce sujet est principalement influencée par l'éducation reçue de mes parents / Je pense que mon opinion sur ce sujet n'est pas du tout influencée par l'éducation reçue de mes parents ». Les élèves gardent leur position d'abscisse, et bougent en fonction de la valeur de l'ordonnée pour atteindre leur position finale.

L'idée est de varier les propositions⁴¹ et les conditionnements (niveau d'étude des parents, niveau socio-économique, origine culturelle des parents, influence du quartier, influence du groupe d'amis, influence de ce qu'ils regardent sur internet...) pour faire prendre conscience aux jeunes de ceux-ci et pouvoir en parler.

Quand tout le monde est en position, quelques élèves sont invités à exprimer leur point de vue. Ils peuvent aussi poser une question à un élève dont ils ne comprennent pas la position. Il est intéressant d'approfondir l'exercice en demandant à certains élèves d'échanger leurs places et de s'exprimer à partir de la position de l'autre, pour les mener à la tolérance et à l'empathie.

Durant tout le déroulement du débat, deux observateurs désignés à l'avance, masculin et féminin, regardent attentivement et prennent des notes sur ce qu'ils voient, ce qu'ils ressentent, ce qu'ils voient que les autres ressentent. On peut éventuellement les aider en déterminant quelques critères d'observation à l'avance avec la classe (par exemple, le non verbal, les mots importants, les interactions) Ils seront invités dans un deuxième temps à faire part de leurs observations et ressentis, en veillant à séparer les deux.

41 Pour votre inspiration, vous pouvez consulter cette proposition du jeu de l'extraterrestre, sur le site de Terre Solidaire, qui inclut un débat avec 14 propositions intéressantes : [jeu_extraterrestre.pdf](#)

4) Quelles solutions possibles ?

On vient d'en parler, se réapproprié nos récits, nos rêves, notre imaginaire semble être une piste réjouissante et possible de solution. Mais on voudrait quand même creuser un peu la question « Que faire face à ce fléau ? ». Pour cela, on s'appuie notamment sur l'enquête journalistique et l'expérience personnelle de Myriam Leroy, qui reste hyper éclairante, vous allez voir. Mieux comprendre ce qui se passe au niveau de la justice et des plate-formes, et savoir ce qui est possible de demander à votre école, c'est vraiment se donner des chances de faire changer les choses, sans être ni naïf ni fataliste.

Mais que fait la police ?

Si on se fait agresser dans la rue, a priori, un réflexe serait d'aller porter plainte à la police. Alors pourquoi ne pas faire la même chose quand on est harcelé en ligne, insulté à répétition, menacé ou de poussé au suicide ? On pourrait se dire qu'en plus, c'est plus facile à prouver, quelques captures d'écran suffisent, pas besoin de témoin qui vienne attester de l'agression. Mais franchement, pousser les portes du commissariat pour aller parler à un policier inconnu, quand on est vraiment mal, c'est tout sauf facile. Et puis, les cas de sanctions pénales pour fait de cyberharcèlement se comptent sur les doigts d'une main. Pourquoi ? D'abord, parce que le phénomène est peu compris, et donc peu pris au sérieux. On le voit avec le cas de Manonolita⁴², streameuse et gameuse belge qui a porté plainte trois fois, et qui explique avoir dû passer énormément de temps à déjà expliquer le fonctionnement des plate-formes sur lesquelles elle se faisait menacer et insulter, tout ça pour s'entendre dire « *mais c'est simple, il suffit de ne plus s'y montrer* ». Donc, la solution, c'est simple, en effet, c'est de ne plus exister. Ah bien sûr, on a moins de problèmes quand on reste dans sa carapace ! On en revient à la silenciation et l'invisibilisation. Car internet, c'est devenu la place du village. On ne peut pas juste dire aux personnes harcelées : ne sortez plus de chez vous et tout ira bien.

Au-delà de cette difficulté pour la police d'être à jour par rapport aux nouvelles technologies, à comprendre les délits qui s'y jouent, et à pouvoir y répondre de

manière appropriée, il y a deux autres soucis : le volume à traiter, et les peines encourues. Voici ce qu'en dit Myriam Leroy, interviewée par Thomas Messias⁴³ : « *En fait, même si la justice était capable d'appréhender le nombre conséquent de plaintes qui devraient logiquement lui être transmises (enfin de toute façon, elle ne saurait pas traiter tout ça, même si elle avait les outils, le volume rendrait la tâche impossible), les peines ne sont absolument pas dissuasives. Des peines parfois de prison, hyper légères et toujours avec sursis, parfois des amendes, mais toujours ridicules. Un licenciement abusif te permet de demander des montants dix fois supérieurs à ta vie détruite pendant des années. Donc la justice c'est bien, c'est clair qu'il faut qu'elle évolue, mais la solution viendra uniquement pour moi d'un changement de mentalité globale. On en sera peut-être un peu sorti quand la honte changera de camp, c'est-à-dire quand ce ne sera plus socialement valorisé d'être un caïd de cour de récré ou d'être une harceuse. Aujourd'hui, celles et ceux qui harcèlent mettent tellement les rieurs de leur côté, et se créent tellement une popularité grâce à ce type de comportement. C'est ça qui fait de notre société une société complètement malade quoi. La seule chose que j'espère, c'est qu'un jour il y ait un changement de paradigme par rapport à ça.* »

Mais que font les plate-formes ?

Deuxième idée : aller voir du côté de Youtube, Facebook, TikTok, X, Jeuxvideo.com, Instagram et autres géants du net. Ils ont bien des boutons pour signaler un contenu pas approprié, non ? Vous avez déjà remarqué, cette possibilité, pour chaque photo sur Facebook par exemple, de *trouver de l'aide ou signaler la photo* ? On vous propose ensuite une liste de raisons de signaler la photo, dont « harcèlement », et à partir de là, on vous demande s'il s'agit de vous ou d'un ami. Et enfin, Facebook vous explique qu'il ne supprimera le contenu que s'il ne respecte pas leurs standards de la communauté. Voilà qui est bien joli, et qui, a priori, ne devrait même pas laisser la place aux photos de nu, au sexisme, au racisme, à l'homophobie, à la grossophobie, à n'importe quelle humiliation en fait. Le premier qui voit une pho-

42 Manonolita est une jeune carolo de 21 ans, gameuse, streameuse professionnelle et animatrice de sa chaîne Youtube. Elle a été victime de cyberharcèlement, et est devenue aujourd'hui l'icône de la lutte contre ce phénomène. Pour en savoir plus sur cette supernana : <https://www.bellica.fr/le-courageux-temoignage-de-manon-20-ans-streameuse-victime-de-cyberharcèlement-et-de-menaces-de-viol/>

43 Écoutez l'épisode 64 de l'excellent podcast de Thomas Messias, *Mansplaining* (Slate.fr) ici : <http://www.slate.fr/audio/mansplaining/cyberharcèlement-misogyne-outil-eradication-femmes-myriam-leroy-florence-hainaut-sale-pute-64>

to, une vidéo ou un commentaire pourri le signale, il est enlevé, point. Mais alors, c'est où que ça foire ?

« Facebook vous remercie d'avoir pris le temps de notifier quelque chose qui vous semblait contraire aux standards de la communauté. Ces signalements jouent un rôle important pour faire de Facebook un environnement sûr et accueillant. Mais nous avons examiné le photomontage que vous avez désigné comme contenant de la violence explicite car il vous montre couverte d'ecchymoses et de sperme et nous avons déterminé qu'il n'allait pas à l'encontre des standards de la communauté. »

Voici ce que répond Facebook au signalement de Myriam Leroy. On peut franchement se demander, du coup, quels sont les fameux standards de la communauté... Et d'ailleurs, qui les fait respecter ? Qui surveille ? Et bien figurez-vous que ceux qui passent leurs journées à effacer des photos de bites et des vidéos de décapitation sont à l'autre bout du monde. Aux Philippines précisément, du moins pour le moment⁴⁴. Là-bas, on trouve encore des gens qui sont d'accord de faire ce travail dégueulasse pour trois fois rien. Car justement, trois fois rien c'est toujours mieux que rien. Et les conséquences psychologiques sur les travailleurs, plus c'est loin, moins ça fait de bruit, c'est bien connu.

Mais en fait, à votre avis, pourquoi les grandes plateformes n'ont pas intérêt à retirer trop vite des contenus polémiques ? Qu'est-ce qu'ils ont à y gagner ? Plein de thune, bien sûr. Parce que la polémique fait réagir, et que chaque clic, chaque commentaire, chaque minute de plus qu'un utilisateur passe chez eux leur rapporte de l'argent. Le buzz vaut de l'or. Et une vidéo de viol attire plus de spectateurs qu'une vidéo de chats mignons⁴⁵.

La haine fait partie de leur business model. Donc tant qu'il y aura des gens pour regarder, liker et partager les posts des harceleurs, c'est pas prêt de s'arrêter. Voilà.

Myriam Leroy le dit dans le micro de Thomas Messias⁴⁶: « Moi je crois qu'il y a quelque chose qui peut être fait, c'est contraindre les plate-formes à collaborer avec la police et la justice en cas d'infraction avérée. Ça, je crois que ce ne serait pas très compliqué à mettre en place. Enfin si, ce serait compliqué, parce qu'il y aurait une résistance terrible de la part des plate-formes, mais là, il y aurait quelque chose de concret et de pérenne qui pourrait être fait et qui serait une grande avancée pour nous. Mais pour l'instant, il y a un lobby beaucoup trop important de la part des plate-formes qui auraient commercialement trop de plumes à y perdre à collaborer

avec la justice et la police. Eux, ils ont intérêt à ce que la haine continue à proliférer chez eux. »

Mais que font les écoles ?

Les dernières enquêtes, de début 2021, parlent d'un élève sur trois victime de harcèlement scolaire. La prochaine enquête est prévue pour 2026, mais on parle déjà d'une augmentation importante des cas. Franchement, c'est énorme, et on l'a vu, ça tue parfois. Mais que font les écoles ? Tout le monde se sent concerné, alors où trouver des idées pour lutter ? Réjouissons-nous, des projets pilotes ont été mis en place ! Dans le Hainaut par exemple, avec des moments de paroles sur le vécu émotionnel des élèves dans l'école primaire pour désamorcer plus rapidement les problèmes, ainsi que des cours de récréés avec différents espaces dédiés à différentes activités. Et apparemment, ça marche bien ! Ça, c'est pour les petits, mais ça commence là.

Pour les élèves du secondaire, suite au suicide de plusieurs jeunes, la question du harcèlement est devenue prioritaire. Vous connaissez l'application *Cyber Help* ? Elle permet à chaque élève de faire une capture d'écran et de la sauvegarder, et aussi de l'envoyer à un responsable harcèlement à l'école, qui pourra le décharger du problème et l'aider directement. C'est déjà pas mal, mais la Ligue des Familles plaide pour une solution plus forte et plus contraignante : elle demande qu'on suspende les subsides des écoles qui ne feraient pas le nécessaire pour lutter contre le harcèlement. Ce serait quoi, faire le nécessaire ?

D'abord, mettre en place une cellule de lutte contre le harcèlement parmi l'équipe pédagogique, qui assurerait le suivi des captures d'écran. Sinon, l'application ne sert à rien, bien sûr. Ensuite, former tous les profs à la question, pour ne pas qu'ils minimisent le cyberharcèlement en imaginant que ce n'est pas dans la vie réelle, ça va, ils n'ont qu'à éteindre leur téléphone. Et qu'ils puissent mettre en place des moments de parole systématiques sur le vécu émotionnel des jeunes, en considérant que ces compétences intra et inter-personnelles sont toutes aussi importantes que les compétences logico-mathématiques ou langagières. Et en parallèle, réfléchir à aménager la cour de récré pour que chacun puisse y trouver sa place : les grandes gueules mais aussi les timides, les tranquilles, les papoteurs, les joueurs...

Allez, ça bouge ! À vous de faire pression sur votre direction pour que votre école puisse obtenir le label anti-harcèlement...

44 Pour en savoir plus : https://lexpansion.lexpress.fr/high-tech/ces-philippins-qui-traquent-vos-photos-de-penis-sur-facebook_1615259.html

45 Pour un exemple récent : https://www.lexpress.fr/actualite/societe/video-de-viol-colere-contre-facebook_1750263.html

46 Toujours dans l'excellent podcast Mansplaining, épisode 64, sur Slate.fr (juin 2019) [Mansplaining - Le cyberharcèlement misogyne, outil d'éradication des femmes | Slate Audio](#)

PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Petit tuto des pratiques d'internet version ado

Un des constats que tout adulte de plus de 30 ans fait souvent, c'est qu'il est déjà dépassé par les pratiques numériques des ados. Avouons-le, on se demande bien ce qu'ils peuvent faire devant ou derrière des écrans autant d'heures par jour... Et si on leur demandait de nous expliquer ?

L'idée de ce projet est de proposer aux ados de faire une espèce de tutoriel vidéo pour expliquer à la génération de leurs parents les différents trucs qu'ils font ou qu'ils regardent sur internet, que ce soit les chaînes Youtube, les jeux en ligne en réseau, Tiktok, Snapchat et autres. Histoire qu'ils se sentent un peu moins dépassés, et qu'ils aient une meilleure chance de les comprendre...

Pour que le résultat final soit exploitable (le but étant de le publier en ligne), il faudra veiller :

- à avoir un élève au moins qui sait utiliser un logiciel de montage vidéo basique (ou en trouver un ou deux qui sont motivés à apprendre, ça devrait être plus facile que de trouver des motivés de la trigonométrie...). InShot sur les téléphones, c'est gratuit, ça marche bien et c'est assez intuitif, par exemple.
- à répartir les rôles en fonction des qualités et envies de chacun : ceux qui seront face à la caméra, ceux qui filmeront, ceux qui écriront les textes, ceux qui créeront les pages de titres ou les dessins utiles à la compréhension, ceux qui iront chercher des captures d'écran pour illustrer, ceux qui feront le montage...)
- à soutenir leur processus sans trop interférer, en leur posant les questions nécessaires pour les faire avancer.

Je suis témoin, qu'est-ce que je peux faire ?

On l'a vu, les spectateurs ne sortent pas non plus indemnes des situations de harcèlement, qui mêlent aujourd'hui souvent vie numérique et vie réelle. Pourtant, ils pourraient jouer un rôle clé dans la lutte contre le harcèlement justement. Pour en parler, on vous propose de partir du vécu des élèves, et de l'enrichir avec quelques situations supplémentaires.

Dans un premier temps, on demande donc aux élèves d'écrire anonymement une ou plusieurs situations où ils ont été spectateurs de harcèlement qui implique des nouvelles technologies (ou qu'un ami leur aurait racon-

té). Le professeur collecte les situations, et les transforme en cartes-situations facilement compréhensibles pour tous.

Dans un deuxième temps, le professeur forme des groupes et distribue une situation à chaque groupe, qui est invité à en faire une saynète réaliste. Une variante serait d'en faire un jeu de rôle improvisé.

Dans un troisième temps, les saynètes ou improvisations sont jouées par les élèves. On demande à chacun de dire comment il se sent dans ce rôle. Et on demande ensuite à tout le groupe ce qu'auraient pu faire les témoins, et comment ils auraient pu jouer un rôle positif.

Cela prendra déjà un certain temps de jouer les saynètes, et toutes les propositions de situations ne seront pas mises en scène, mais une fois que tous les groupes sont passés une fois, on peut débattre des situations restantes à l'oral, en petits groupes ou avec toute la classe, avec toujours l'idée de dégager des attitudes positives des témoins qui peuvent être une solution, et plus une partie du problème.

Quelques exemples de situations :

- A, B, C et D discutent sur un banc. A se vante de harceler X, parce qu'il est homosexuel. Les autres rigolent. A essaie de convaincre ses copains de l'aider à « faire craquer ce pédé ».

- X prend sa douche après la piscine. A le/la filme discrètement, sous le regard de B, C et D.

- B, C et D, ainsi que toute la classe, reçoivent un e-mail de X qui les insulte et les menace. B va directement en parler de manière énervée à X, qui dit que ce n'est pas lui/elle qui a envoyé ces messages, mais que son compte a été piraté. X pense que c'est A qui a fait le coup, car ils/elles sont en dispute depuis un moment.

- A s'est fait larguer par B. Mais A a encore sur son GSM des photos de nu de B. A est très en colère, dégoûté(e), triste. Un soir de déprime, A envoie une photo de nu de B à ses potes C, D et E, avec le message « Je vais balancer ça sur Snapchat, B va en chier ».

Et dans notre école, on fait quoi ?

Il nous semble important de terminer par une réflexion pro-active autour d'une école où on se sent à l'aise, en sécurité physique et émotionnelle, une école où on risque moins de se faire harceler (car ça peut arriver à

tout le monde, même aux plus populaires, rappelez-vous, les harcelés ne sont pas les losers qu'on imagine). Comment faire en sorte que l'ambiance générale soit plus cool et que chacun puisse être un peu plus libre d'être lui-même ? De quoi auriez-vous besoin pour être plus à l'aise ? Et comment répondre à ces besoins ?

Quelques pistes, à discuter avec les élèves :

- Les parents de Tom, avec d'autres parents d'ados qui se sont suicidés suite à du harcèlement scolaire, ont créé des bracelets « Respecte mon pote »⁴⁷, en vente au prix de 2€, qui permettent à chacun de faire passer un message anti-harcèlement. L'argent récolté sert à l'association « Les Mots de Tom » pour continuer ses actions de prévention, d'aide, de soutien et de sensibilisation dans la société. Qu'en pensez-vous ?

- Pour que le harcèlement à l'école diminue, il faut d'abord briser les tabous, et en parler, pour que la honte passe du côté du harceleur, et plus du côté de la victime. Comment créer une campagne de sensibilisation au sein de l'école ? Affiches, flash-mob, intervention-éclair dans les classes, journée sur le thème, sensibilisation des délégués de classe... Faites un brainstorming d'idées d'actions et sélectionnez ce qui vous semble réalisable et pertinent. À l'action !

- Si vous avez moins de temps, il est aussi possible de demander du matériel déjà fait à des associations, comme des affiches avec les numéros gratuits à appeler quand on est victime ou témoin de harcèlement, et d'en mettre partout dans l'école. Cela permet déjà de faire passer le message : il y a des gens à qui parler, ne reste pas seul avec ce que tu vis, ce que tu vois. Ne sois pas complice.

- Et n'oubliez pas le haut de la pyramide à votre niveau : si vous avez identifié des moments, des lieux, des situations particulièrement problématiques, vous pouvez aussi aller trouver la direction avec des demandes précises. Par exemple, mettre un éducateur à tel endroit à tel moment. Ou organiser des cercles de parole. Ou former les éducateurs et les profs sur le sujet lors d'une journée pédagogique, pour qu'ils puissent mieux vous soutenir. Ou être demandeur d'une intervention extérieure (de la communauté française ou d'une association). Ou aménager les espaces de récréation de manière à ce que chacun s'y sente plus en sécurité, et puisse y trouver sa place. La problématique du bien-être à l'école a été placée en priorité pour les années à venir, au Ministère. À vous de vous en saisir et d'en faire autre chose que des mots !

47 <https://www.lesmotsdetom.be/shop>





► La culture du viol

*- Je veux être avocate, monsieur. **

Et sa main a subtilement glissé vers mes fesses.

- Eh bien, ce sera sûrement une bonne expérience pour vous, qu'il dit.

- C'est ce que je pensais aussi, je réponds. Mais je ne sais plus trop. Vous comprenez, vous êtes censé être un avocat brillant, mais vous n'avez pas l'air de connaître le code du travail.

Il ne comprend pas.

- Vous voyez ça, là, sur un lieu de travail, c'est du harcèlement sexuel. Mais vous n'avez pas l'air de le savoir. Ou alors, vous pensez que si je porte une jupe courte, c'est une forme d'incitation, ou bien que je suis trop jeune et naïve pour savoir me défendre. Quoi qu'il en soit, si vous ne retirez pas immédiatement votre main de mon postérieur ferme et musclé, je vais hurler à faire trembler tout l'immeuble, je vais demander à Pierce ou à Richards de vous coller un procès au cul et ensuite, j'appellerai votre femme. (Temps) Je suis contente que ma jupe vous plaise. Je vous promets que je la remettrai.

En sortant, je vois que sa secrétaire est revenue. Elle fait semblant de taper sur le clavier de son Commodore 64 mais je vois bien qu'elle sourit.

Si on explore ce terrain-là, impossible de ne pas dire un mot de la manière dont on regarde les filles trop libres, et pour être clair, de la culture du viol en général. Ah, tout de suite les grands mots ! Justement, démystifions un peu ce concept qui semble faire de tous les hommes des violeurs, car rien ne pourrait être plus éloigné de ce qui est dénoncé par ces mots.

Quand on entend « viol », on imagine une pénétration, dans l'espace public, par un inconnu masculin armé, plus fort physiquement que sa victime, qui elle, crie et se débat. En voilà un beau, de stéréotype. Et tellement faux. La majorité des violences sexuelles sont commises par une personne proche de la victime, sans violence physique. Et ce stéréotype disqualifie du coup tous les autres cas de figure, qui ne seraient « pas vraiment des viols » : une fellation forcée, un doigt dans le vagin, un rapport sexuel forcé entre mari et femme, une femme en position professionnelle inférieure qui est menacée de perdre son job si elle dit non et qui donc accepte, une relation sexuelle dans un couple quand l'un des deux n'a pas envie... Donc, première mise au point : le viol, c'est tout ça aussi. C'est toute interaction sexuelle non consentie librement par les deux partenaires.

Et la culture du viol alors ? L'idée, c'est que dans notre société, avec nos valeurs, nos traditions et nos croyances, on minimise les violences sexuelles. Comment ? En disant que la victime l'a quand même un peu cherché, par exemple. En 2016, il y a eu une grande enquête en France (a priori à peu près le même topo qu'en Belgique) et les résultats étaient édifiants : 4 Français sur 10 pensaient encore que si la victime avait une attitude provocante ou une tenue trop sexy, la responsabilité du violeur était atténuée. Un sur cinq pensait qu'une femme qui disait « non » voulait quand même souvent dire « oui ». Un tiers des 18-25 ans estimait que les femmes pouvaient prendre du plaisir à être forcées lors d'une relation sexuelle⁴⁸. C'est ce qu'on appelle le renversement de la culpabilité. Elle avait bu ? Elle a flirté avec le mec avant puis l'a suivi chez lui ? Elle couche avec plein de mecs d'habitude ? Franchement, c'est un peu de sa faute si le mec lui saute dessus après, non ?

48 Voir à ce sujet le sondage ISPOS édifiant de 2016 :

<https://www.france24.com/fr/20160302-sondage-ipsos-stereotypes-viol-violences-sexuelles-france>

Mais que fait la police ?

Alors, depuis 2016, *Me Too* est passé par là, et en dix ans, les mentalités ont heureusement bien évolué (même si en réaction, on constate aussi une poussée impressionnante des masculinistes⁴⁹). Suite à cette vague de dénonciations d'agressions sexuelles, pas mal d'hommes et de femmes se sont remis en question par rapport à leur propre comportement : est-ce que parfois je « force » un peu l'autre ? Est-ce que parfois je me rends complice en faisant semblant de ne rien voir, en faisant des commentaires sur les autres femmes, en racontant des ragots ? Est-ce que je participe, même sans m'en rendre compte, à cette culture du viol qui imprègne la société, par mes actions, mes paroles ou mes silences ?

Revenons à notre question de départ : est-ce que la culture du viol, ça veut dire que tous les hommes sont des violeurs potentiels ? Non, évidemment que non. Cela veut dire que nous vivons dans une culture où les hommes (et les femmes aussi d'ailleurs) ont intégré que toute une gamme de comportements sexuels agressifs étaient acceptables, voire désirables. Avec tout un tas de présupposés. Les hommes ont plus de libido que les femmes, c'est normal qu'ils doivent l'exprimer. Toutes les filles aiment bien être plaquées au mur pour être embrassées sauvagement. Si une femme s'habille sexy, c'est pour exciter les hommes, pas parce qu'elle aime bien ces vêtements-là. Une fille bourrée, on peut se la faire. Une fille qui dort adore être réveillée par une pénétration en douceur. Une femme a un devoir conjugal envers son mari, elle ne peut pas lui refuser trop longtemps de coucher avec lui. Un homme ne peut pas être violé par une femme. Une fille ne devrait pas sortir toute seule le soir. Mettre la main aux fesses, c'est flatteur et rigolo. Le challenge de séduction consiste pour l'homme à faire passer la femme de « non » à « oui » en insistant autant que nécessaire. Si la fille ne crie pas, c'est qu'elle est d'accord. J'en passe et des meilleures.

Conséquence de ces présupposés ? Les victimes de viol ne portent pas plainte car encore trop souvent, au commissariat, on leur pose des questions qui n'ont rien à voir avec les faits : qu'est-ce qu'elle portait ? Est-ce qu'elle avait bu ? Est-ce qu'elle l'a suivi de son plein gré ? Est-ce qu'elle a accepté de l'embrasser mais qu'elle a refusé d'aller plus loin ? Pour au final, lui faire comprendre qu'elle l'avait quand même un peu cherché, car le mec n'a pas non plus mis un revolver sur sa tempe alors qu'elle faisait son jogging en vieux training informe. Du coup, les femmes se taisent. Ou pire, acceptent que c'était de leur faute. Les statistiques parlent de 46%⁵⁰ des femmes victimes au moins une fois dans leur vie de harcèlement ou d'agression sexuelle. Une sur deux. Alors, à votre avis, combien de femmes autour de vous la ferment pour ne pas se faire humilier une deuxième fois en n'étant pas prise au sérieux ?

Mais que faire pour changer une culture bien ancrée dans les mentalités ? Déjà, on commence par se regarder soi-même. Et s'assurer qu'on a toujours le consentement libre de l'autre en face. La personne n'est ni défoncée, ni endormie, ni en position de faiblesse, et quand on demande si elle est partante, elle répond oui. Puis on peut aussi intervenir quand on est témoin de trucs chelous dans la rue, dans le métro, dans un coin de la cour, dans la bouche d'un ou d'une pote.

49 Une bonne manière de s'en rendre compte pour les ados, c'est de regarder, si ce n'est pas encore fait, la série *Adolescence*, en 4 épisodes, qui suit un garçon de 14 ans séduit par ces thèses masculinistes. Très actuel, essentiel, percutant, il a été largement diffusé dans les écoles, notamment en Flandres, pour ouvrir le débat.

50 Selon les chiffres de 2020 fournis par Amnesty International Belgique

► Le slut shaming

Quelle salope.

Et j'ai envie de dire que c'est des conneries. J'ai envie de dire que c'est n'importe quoi. J'ai envie de parler de ce qu'il y a entre les deux. Parce c'est une allumeuse si elle le fait pas et une pute si elle le fait alors comment elle fait pour rester entre les deux ? Je veux être entre les deux ! J'ai envie de dire ça, mais Rihanna tournoie dans mon cerveau et l'alcool palpite dans mes veines ou l'inverse et je n'arrive pas à sortir les mots. Et puis, de toute façon, au fond, je connais la réponse. L'entre-deux n'existe pas. Alors je danse. Et je prends une photo.

Parmi les choses qui participent à créer ce climat général qu'on appelle « culture du viol », il y a un cas particulier qu'on voudrait explorer parce qu'il est au coeur de l'histoire de notre pièce, et du fait divers dont elle a été inspirée. Le *slut shaming*, la honte aux salopes. Rien que ça, oui.

*Genre, ça se voit que tu aimes te faire draguer, donc tu cherches les problèmes / le désir sexuel pour les filles c'est sale, tu devrais avoir honte / t'as vu elle est habillée comme une pute / c'est une suceuse ça se voit / elle enchaîne les mecs elle viendra pas se plaindre après qu'elle se fait violer... C'est vraiment la misère quoi. Pour les filles à qui on dicte quoi faire de leur corps, de leur sexe, de leur plaisir, et pour les mecs chez qui ça va complètement foutre en l'air le regard qu'ils posent sur les meufs (et sur les autres en général). Et ne croyez pas qu'il n'y a que de sombres machos attardés pour pratiquer le *slut shaming*⁵¹ : c'est très souvent des jugements qu'on retrouve dans la bouche des filles qui se croient plus pures que les autres... « Qu'est-ce qu'elle est vulgaire, celle-là, avec son maquillage de pute ! » « T'as vu, elle a couché avec Antoine le premier soir, quelle salope ! » (Jetez donc la pierre, celles qui n'ont jamais eu ce genre de pensée. C'est ça aussi, l'inconscient collectif d'une société...) Et en quoi ça te pose un problème, à toi, qu'une fille fasse un autre choix que le tien ? Chacun son corps, chacun ses choix. Et quand tu slut shame une autre fille, au final, la prisonnière, c'est toi, parce que t'es enfermée dans la prison de codes que tu veux imposer à ta victime. Elle, elle est libre.*

Et pour que ce soit bien clair : si un ex fait circuler une photo ou une vidéo sexuelle de l'autre après la rupture (le fameux *revenge porn*), ce n'est pas la victime qui a un problème, mais bien l'ex tordu(e) qui, du haut de sa maturité affective de lapin de trois semaines, n'arrive pas à se sentir bien sans humilier l'autre. C'est pathétique. Ce qui a été partagé dans l'intimité est fait pour rester dans cette intimité. Celui qui n'a pas compris ça, c'est lui qui a un problème. Point.

Et enfin, petite piqûre de rappel : le consentement, ce n'est pas que pour les saintes nitouches. Le consentement, c'est aussi pour les exploratrices dévergondées. Et c'est aussi pour les mecs d'ailleurs, qui, contrairement au mythe, n'ont pas toujours envie. Ce n'est pas parce qu'on aime flirter qu'on a envie de le faire tout le temps, avec n'importe qui. Ce n'est pas parce qu'on a aimé embrasser qu'on a envie de se laisser pénétrer. Ce n'est pas parce qu'on met un décolleté et une mini-jupe qu'on a envie d'avoir un doigt dans la chatte. Laisser courir des propos qui entretiennent cette culture du viol, c'est déjà cautionner. Alors on ne laisse pas dire n'importe quoi, ok ?

51 Chouette article pour bien comprendre dans le magazine en ligne Madmoizelle : <https://www.madmoizelle.com/slut-shaming-115244>

Nous les femmes, misogynes ?

Et si les filles aussi avaient intégré sans le savoir la culture misogyne ambiante et qu'elles participaient à créer ce climat étouffant et jugeant propice au harcèlement ? Envie de faire le test pour vous-mêmes ? Allez donc jeter un œil sur cet article de Natalya Lobanova autour des 23 manières dont on pourrait bien être malgré nous complices de misogynie... <https://www.buzzfeed.com/fr/natalyalobanova/23-manieres-dont-vous-avez-peut-etre-interiorise-la#.ma-6gNYyPG>

Les salopes, on en parle ?

Pas facile d'aborder le sujet en frontal ? Re-filez la patate chaude à Maud et Juliette, de la chaîne Parlons peu, mais parlons ! Non seulement elles vous feront rire, mais en plus vous en sortirez plus outillés pour lancer un petit débat... <https://www.youtube.com/watch?v=o8geoCmDjF4>

Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça changerait dans l'ambiance de la classe, de l'école, du monde, si on appliquait ce principe de parole impeccable ? Un petit défi, une journée sans gossip ni insulte, ça vous dit ? Et pourquoi pas lancer la « Journée de la parole impeccable » à l'école, pour au moins prendre conscience de la tonne de conneries qu'on peut balancer en 24H si on ne fait pas gaffe...





► Adelphité versus instinct grégaire

Pute.

Salope.

Mais ça, c'est pas les garçons. C'est ça le plus bizarre : pendant que les filles bourdonnent, surlignent, copient, collent, analysent, comparent leurs points de vue et leurs secrets sur Scarlett, les garçons... eh ben, les garçons font pas grand-chose. Ils sourient. Comme des gros bouffons. Comme s'ils ne comprenaient pas.

Un dernier mot, pour jeter une lumière bienfaisante sur cette thématique un peu lourde : adelphité. Jamais entendu parler ? Génial, c'est le moment de faire connaissance avec un concept qui dépasse la frontière habituelle des genres, et qui a un gros potentiel d'avenir. Fraternité, vous voyez ? On se serre les coudes, parce qu'on est tous frères. Sororité, c'est la version féminine, on commence à en parler pas mal aussi. Entre femmes, on ne balance pas les unes contre les autres. On ne juge pas ses sœurs (comprenez : les autres filles), on les soutient, même si elles font des choix différents des nôtres. Parce que la compétition, c'est encore et toujours le patriarcat. La compétition pour être la plus respectable tout en étant sexy, la plus performante au boulot tout en restant disponible pour sa famille, la plus douce, ferme, efficace, bonne au lit. Bref. Vous avez compris quoi.

Dans ce groupe de filles, au départ, on pourrait se dire : « ah, sororité ici, ces filles sont unies depuis la maternelle ! ». Oui sauf que non. On voit vite comment ça dégénère, dès que l'une d'elles sort du rang. Car arrive dans le game un instinct bien connu des moutons et autres troupeaux, et observé aussi chez les animaux humains que nous sommes : le comportement grégaire. Ce réflexe primaire que nous avons de nous conformer au groupe et d'agir comme les autres, de manière aveugle et sans réflexion. C'est le premier mouton qui se jette d'une falaise et tous les autres qui suivent. Ou le premier jeune qui transfère un sexto, et tous les autres qui re-transfèrent, sans se poser plus de questions. Si tout le monde le fait, c'est que c'est pas si pire, non ?

Avoir tort avec tout le monde ou raison tout seul ?

On peut comprendre que ce comportement soit inscrit profondément dans notre cerveau limbique primitif : en effet, pendant des milliers d'années, un individu seul, qui n'appartenait à aucun groupe parce qu'il était différent, avait peu de chances de survivre. Le cerveau a donc enregistré quelque part dans ses circuits « être rejeté du groupe = danger de mort », et « faire comme tout le monde = sécurité ». Mais notre monde a évolué, et les conditions de la survie humaine aussi. Cet instinct est resté, et même inconsciemment, on préfère souvent s'aligner sur le groupe plutôt que de suivre ses propres convictions. Une expérience super intéressante a été réalisée à ce propos. Dans les années 50, le psychologue Solomon Asch a montré à un groupe 4 lignes de différentes tailles, en demandant d'identifier les deux lignes de même taille. La réponse était évidente, aucun doute possible. Pourtant, si on demandait à tout le groupe (des complices) sauf la personne cobaye de donner la mauvaise réponse, trois fois sur quatre, le cobaye donnait aussi la mauvaise réponse, pour se conformer au groupe et ne pas sortir du lot⁵². Il savait que ce n'était pas juste, mais il le disait quand même. Fou, non ?

52 Petite vidéo qui replace cette expérience dans une explication un peu plus large (6') du comportement de conformisme social, Mister Fanjo sur sa chaîne Youtube : [Le conformisme social / Expérience de Asch](#) . Une bonne intro aussi avant de passer aux exercices pratiques.

Et vous, pensez-vous pouvoir résister à la pression du groupe ? Pas du tout, un peu, plutôt pas mal ? Nos vêtements, nos goûts musicaux, nos avis sur les autres, nos opinions sur le monde, nos posts sur les réseaux sociaux, nos commentaires, nos réactions, même notre corps, on a tellement l'impression qu'ils nous appartiennent, qu'ils font partie de notre identité individuelle. Ça vaudrait sans doute la peine de mieux y regarder. En fonction de quoi faisons-nous ces choix ? Sommes-nous prêts à faire un pas de côté, à ne pas être ou faire comme tout le monde, à risquer un peu plus d'authenticité ? On y réfléchit ensemble dans la partie activités pratiques.

Pas des moutons, mais des adelphe

Mais revenons à notre terme de départ, qui vient apporter un autre éclairage sur notre manière d'être ensemble, d'appartenir à un groupe sans devoir renier nos différences : l'adelphité⁵³. Et bien c'est la fusion de la fraternité et de la sororité, à savoir, le fait de se sentir tous frères et sœurs, quel que soit notre genre. Il y a un mot courant en anglais : *sibling*, qui veut dire « frère ou sœur ». Ce mot, il existe en français, mais on ne l'utilise pas : adelphe, « personne issue de mêmes parents ». Du coup, l'adelphité, c'est l'idée de se soutenir les uns les autres sans distinction de genre, tel qu'on est. De sortir de cette compétition qui nous pourrit à tous la vie, que ce soit parce qu'on doit rester au top, intégré à un groupe identifié comme populaire, ou parce qu'on subit le fait de ne pas y être.

Ça ressemble à la solidarité, sauf que la solidarité, c'est souvent teinté d'une connotation de moralité et de supériorité : les riches doivent être solidaires avec les pauvres, les gens en bonne santé avec les malades, les pays du nord avec les pays du sud, tout ça. L'adelphité, ça se passe sur un plan horizontal, sans hiérarchie, sans moralisation. On est ensemble, bienveillants, on se soutient les uns les autres autant que possible, et on ne se lynche pas mutuellement même si on est super différents. Bisounours ? Franchement, c'est juste humain. Et plus doux, c'est vrai. Mais ne vous inquiétez pas, la vie se chargera déjà bien assez d'amener de la dureté. À nous de cultiver le reste. Vous avez des idées, vous, de comment on pourrait faire pour commencer ?

53 Pour une définition plus complète, Oxfam France vous éclaire ici : [Adelphité : de quoi parle-t-on ?](#)





PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS POUR LES PROFS OU LES ANIMATEURS

Personnel, mon bon goût ?

Allez, on prend le temps de s'interroger sur nos propres comportements grégaires, pour se redonner le vrai choix d'être soi-même et d'assumer ses valeurs. Par petits groupes tirés au hasard (par exemple en distribuant des cartes), discutez des thèmes suivants. Pas plus de 3 ou 4 phrases par personnes, pour éviter que certains monopolisent le temps de parole, et pour permettre à chacun de s'exprimer. On rappelle régulièrement de passer à la question suivante pour cadrer au niveau du temps.

1. Comment je choisis mes vêtements ? Sur quels critères ? Est-ce que ça me convient, ou si je vivais dans une société où tout le monde s'habille n'importe comment et que ça n'avait aucune importance, je me permettrais de porter autre chose ?

2. Quelle musique j'écoute et pourquoi ? Est-ce que j'aime des artistes que personne n'aime autour de moi ? Et pour les séries ?

3. Est-ce que je m'autorise à donner un avis différent de celui du groupe quand il s'agit de personnes ? Par exemple un prof ou un élève de l'école ? Pourquoi ?

4. Quel genre de choses je poste ou je like sur les réseaux sociaux ? Par quoi suis-je influencé(e) ? Est-ce que j'utilise des filtres sur mes photos ? Est-ce que je me sens autorisé(e) à être vraiment moi-même ?

5. Qu'est-ce que ça changerait, si chacun s'autorisait un peu plus à sortir de la conformité du groupe, de la mode, des opinions populaires ? Pour soi-même, pour l'école, pour le monde ?

« L'effet de masse »

Il y a cette chanteuse française de 20 ans, Maëlle, qui a composé une chanson avec Calogero intitulée « L'effet de masse », et qui aborde le harcèlement, en ligne ou dans la rue. Elle y dit notamment : *Qu'est-ce qu'on peut être idiots quand on est plus nombreux. Je l'avoue le coeur gros, oui, j'ai ri avec eux.*

À découvrir ici :

<https://www.youtube.com/watch?v=6zUxsrJqg14>

Les paroles de cette chanson peuvent être une porte d'entrée pour discuter de l'effet de groupe sur le harcèlement, et réfléchir en grand groupe à quelques questions :

- Est-ce qu'il m'arrive souvent de suivre le mouvement quand mon groupe de potes se moque, fait circuler des rumeurs ou humilie un autre élève ?

- Est-ce qu'il m'est déjà arrivé de me moquer alors qu'au fond de moi, je ne trouvais pas forcément ça drôle ? Pourquoi ?

- Quel serait le risque si je ne faisais pas comme les autres quand ils harcèlent (même soit-disant « gentiment ») quelqu'un que je connais ?

- Selon moi, est-ce que prendre la défense d'une victime, c'est devenir soi-même une victime ? Pourquoi ?

- Suivre le troupeau comme un mouton, ce n'est pas vraiment faire preuve de personnalité. Alors qu'est-ce qui me pousse à le faire ? Sur quels sujets j'aimerais être plus fort et ne pas suivre le troupeau ?

- Entre être du côté du plus fort et être libre d'être moi-même, qu'est-ce qui me semble le plus important pour le moment ? Est-ce que ça peut changer ? Pourquoi ?

- De quoi j'aurais besoin pour oser défendre mon point de vue quand je ne suis pas d'accord avec le groupe qui s'en prend à un autre élève ?

HOPE, un souffle d'espoir

L'ASBL Hope a été créée par des jeunes adultes qui avaient eux-mêmes été victime de harcèlement scolaire. Ils proposent de venir en classe pour animer des cercles de parole, justement pour développer l'adelphité, même s'ils ne la nomment pas comme ça. Forts de leur expérience d'animation sur ce thème, ils offrent un cadre de sécurité et de bienveillance au groupe pour aborder ce sujet et réfléchir ensemble à des solutions de soutien mutuel. C'est quasiment gratuit, et ça peut être vraiment porteur pour la suite du parcours de chacun. Comment développer des compétences pour vivre ensemble en sécurité, sans s'en prendre aux plus faibles ou à ceux qui sont différents (que ce soit leur choix ou non) ? Comment ne pas laisser faire sans rien dire ? Comment s'appuyer les uns sur les autres pour vivre mieux, se sentir plus à l'aise dans la classe, dans l'école, sur les réseaux sociaux ? Voilà à quoi vous pouvez réfléchir avec leur aide précieuse. [ASBL HOPE Action Jeunesse : Lutte Contre le Harcèlement, la précarité, la solitude | ASBL Hope Action Jeunesse](#)

5/ Dramaturgie

On revient vers France Bastoen, pour en savoir plus sur ses choix de mise en scène et sa manière de travailler.

Quelle a été votre manière de travailler avec ce texte ? Vous êtes-vous inspirée de ce qui s'est fait ailleurs, en anglais ou en français, ou aviez-vous une idée dès le départ ?

Je suis partie de ce que le texte évoquait pour chacun.e, sans regarder ce qui a été fait ailleurs et auparavant. Une des premières séances de travail a été une immense improvisation collective faite de tous les apports personnels de chacun.e sur la thématique, nourrie de documents mis à la disposition sur Miro⁵⁴. Cette étape a été un fondement essentiel du travail. Cela m'a semblé primordial de constituer un groupe où le *care* et la bienveillance sont au centre, d'autant plus pour aborder un texte sur les dérives du groupe. Et tout le processus de travail s'est voulu horizontal et collectif. Nous avons aménagé le texte, celui-ci datant de 2013, par la transformation de certaines références, plus proches de la réalité de l'adolescence des actrices, mais aussi de la génération adolescente d'aujourd'hui. Comme il s'agit d'un texte choral, les actrices ont mémorisé la matière, et la répartition s'est faite dans un second temps, après une première semaine d'exploration.

Est-ce que vous avez gardé tout le texte à l'identique ?

J'ai choisi de ne pas identifier Scarlett de manière claire et univoque, et puis j'ai décidé de supprimer les deux dernières scènes, car je voulais que le/la spectateurice reparte avec la parole empouvoirée de Scarlett.

Comment as-tu choisi tes actrices ? Qu'est-ce qui était important pour toi ? Quelle est ta manière de travailler avec elles ?

Les actrices ont été choisi.e.s grâce à deux moments d'audition sous forme d'ateliers. Le premier avec des actrices pressenti.e.s, le deuxième avec les membres du CAS, co-producteur du spectacle. Le spectacle nécessitant des compétences de danseuse, il me fallait élargir les possibilités de rencontres. Outre cette précieuse compétence, j'ai pu vérifier lors de ces ateliers, le rapport concret à la parole et la facilité à proposer, mais aussi le rapport à l'autre.

Êtes-vous assez précise dans votre direction, ou laissez-vous plus de marge à l'improvisation dans le processus ?

Il y a certaines choses sur lesquelles je suis exigeante, comme l'engagement du dialogue avec le spectateur et la spectatrice, une forme de triangulation avec le plateau et la salle, mais aussi la conviction avec laquelle aborder la pensée et le propos des protagonistes, pour que la remise en question s'opère réellement et dans l'instant présent, sans chercher à faire semblant d'être des adolescent.e.s. Chercher une manière de s'engager physiquement aussi, dans un corps prêt à se jeter dans le jeu au sens de l'enfance du terme, et dans la danse.

Pour le reste, les séquences ont été trouvées grâce à l'inventivité et l'improvisation des actrices, aussi sous l'impulsion d'Astrid Akay, responsable de la création mouvement, avec laquelle j'avais préparé le travail en amont, et qui s'est également occupée des chorégraphies.

Pour la mise en scène, quels ont été vos choix ? Qu'est-ce qui vous a guidée ?

Le choix scénographique a été très déterminant. J'ai voulu ce double gradin créé par Cee Füllemann, notamment pour que ce rapport avec le public évoqué précédemment puisse exister, comme une tribune dans laquelle on est amené à réinterroger ensemble ce qui s'est passé, et dissoudre la mauvaise foi. Une aire de jeu qui évoque tour à tour la cour d'école, les casiers, les vestiaires de la piscine... mais surtout l'espace de la déclaration. « Tu nous manques Scarlett » finissent-elles par dire. La bande son de Théophile Rey joue aussi un rôle primordial, notamment par les remix de morceaux de stars féminines de la pop, sur lesquels se dansent les chorégraphies. Et tout le travail du corps mené par Astrid Akay, qu'il s'agisse des séquences où l'on dénonce les clichés de genres et les injonctions dites de féminité à atteindre, ou qu'il s'agisse des chorégraphies... c'est un travail de déconstruction de ces clichés et du groupe, deux sujets primordiaux de la pièce.

54 Miro est une plate-forme collaborative et visuelle en ligne pour le travail en équipe.



6/ Biographies de l'équipe artistique



Romaniste, issue du Conservatoire de Bruxelles, et formée aux Ateliers de la Chanson, **France Bastoen** a abordé dès ses débuts à l'Infini Théâtre des rôles de répertoire, comme Hermione dans *Le Conte d'Hiver*, Silvia dans *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*, L'Infante dans *Le Cid*... Friande de collaborations artistiques étroites, elle joue depuis l'aventure du ZUT, sous la direction de Georges Lini, *Incendies*, *Le Brasier*, *Tristesse Animal Noir*, *Un Tailleur pour Dames*, *Caligula*, *Villa Dolorosa*, *Ivanov*, *Des Estivantes*, mais également de Jasmina Douieb, *L'Ombre*, *Littoral*, *Abattage rituel* de Gorge Mastromas, *Je te promets*. Avec Philippe Sireuil, on lui connaît ses rôles dans *Les Mains sales*, *Bruxelles Printemps Noir* et *Mademoiselle Agnès*, et pour le jeune public, *Anacolthe !*. Du Public au Varia, en passant par le Théâtre des Martyrs, le Poche, le Vilar, elle a jalonné de nombreuses scènes de création belges francophones. *Closer* avec la suisse Françoise Courvoisier, *Les Femmes Savantes* avec Frédéric Dussenne, *Un Pied dans le Paradis* avec Virginie Thirion témoignent d'un éclectisme qui l'amène tant à rendre hommage en solo et en musique à Marilyn Monroe (dans *No Body Else* de Dominique Serron), qu'à participer à des séries pour la télévision comme *Sophie Cross* réalisée par Frank Van Mechelen. Au cinéma on retiendra Babeth dans *La Face cachée* de Bernard Campan aux côtés de Karin Viard. Elle s'est produite durant quatre saisons dans un seul en scène nommé aux Prix Maeterlinck de la critique 2022, *Girls and Boys* de Dennis Kelly (mise en scène de Jean-Baptiste Delcourt), et a reçu le Prix Maeterlinck de la critique 2022, catégorie meilleure interprète, pour ce spectacle et pour *Mademoiselle Agnès*. Cette saison, elle est à la fois au jeu dans *Ex* de Marius von Mayenburg par Thibaut Wenger, et à la mise en scène dans *Ces filles-là* d'Evan Placey.



Fanny Estève

Elle intègre l'INSAS en interprétation dramatique (2012-2016). Elle a pour professeurs Coline Struyf, Armel Roussel, Michel Dezoteux, Selma Alaoui, Dominique Grosjean, Anne-Marie Loop... Depuis sa sortie, elle travaille au théâtre sous la direction de Louise Emö dans *Mal de Crâne*, création de L.Emö (théâtre des Doms, Atelier 210), de Ludovic Drouet dans le *Paradoxe* de Billy, création de L.Drouet (théâtre de la Balsamine), de Jasmina Douieb dans *Pandora* (Théâtre de Liège, tournée..) Laura Ughetto dans *Never dead / not Alive* (d'après Sallinger de B.M Koltès) et dans *Mercedes* (d'après Mercedes de Thomas Brasch). Elle joue également dans divers films réalisés par Camille Vigny (*Ada tous les samedis*, *Ana*, *Betty Brûle*), Marie Glichitch (*Blanquette*), Antonin Niclass (*Panda*), Valérie Carnoy (*Lady Blue*), Ann Sirot et Raphaël Balboni (*Des choses en commun*)... Elle tourne également pour la télévision pour Alain Tasma dans *L'Incident* et dans la série *Zone Blanche* réalisée par Julien Despaux. Elle est aussi dramaturge sur différents projets et prépare l'écriture d'un film.



Astrid Akay est membre du collectif *Nyctalopes* (Le Comité), avec qui elle crée *Chimères*. Depuis 4 ans, elles accompagnent un collectif de femmes sans papiers sur la dimension artistique de leur lutte, ce qui donnera lieu à leur prochaine création *Hacking reality*. Elles sont artistes résidentes à La Verrière.

Elle collabore avec Thymios Fountas au sein de la cie Wet Dreams : elle l'assiste à la mise en scène de *Sauvez Bâtard* (Festival Emulation, prix du Jury international et du Jury jeune) et participe à sa prochaine création *Les Rêves humides*. Elle co-écrit et interprète *We want our revolution now !*, mis en scène par Oscar Briou, à partir de *Marat-Sade* de Peter Weiss et de leur expérience d'occupation de La Monnaie. Elle co-écrit et interprète *L'Insectarium*, création musicale jeune public de Virginie Tasset avec le duo Haelix. Elle met en scène *ORK / des pensées magiques qui font tûûût*, mêlant théâtre documentaire et musique outsider. Elle danse et chorégraphie pour le collectif de jazz vernaculaire *the old soulz*, notamment *26 reflections of jazz*.

Elle joue également dans des spectacles mis en scène par Pietro Varrasso, Agnès Limbos, Maggy Jacot et Axel de Booséré, Pamela Ghislain et Sandrine Desmet, France Bastoen, et assure la création mouvement de *Ces filles-là*.



Daphné Thiry est une comédienne belgo-comorienne originaire de Marche-en-Famenne. Après avoir étudié la communication à l'IHECS, elle intègre la section art dramatique du Conservatoire Royal de Bruxelles, dont elle sort diplômée en 2023. Durant ses études théâtrales, elle effectue un Erasmus à la TUD de Dublin, une expérience qui élargit son regard sur l'art dramatique et la confrontation à l'exercice de la scène en anglais. Forte de ces expériences, elle décroche son premier rôle professionnel : Esmeralda dans une adaptation de *Notre-Dame de Paris* produite par le Théâtre du Héron (Nantes, France) et mise en scène par Gaspard Legendre, en tournée européenne (2023/2024). Elle participe également à la création collective *Fragments* (Toisoul Cie.), jouée notamment à Florence (META) et à Rabat (FIE-SAD), et toujours en circulation en Belgique. En parallèle, Daphné cofonde le collectif QPLEXE, au sein duquel elle développe des projets d'écriture et de mise en scène. Avec ce collectif, elle joue *Perplexe* de Marius von Mayenburg, présenté en 2025 à Avignon dans le cadre du festival « Ceci n'est pas un Festival » (Th. Episcène). La même année, elle fait ses débuts devant une caméra dans le court-métrage *Splendid Resort* réalisé par Marion Verselle. En 2025-2026, elle retrouve les scènes bruxelloises dans *Ces filles-là*, mis en scène par France Bastoen, (Th. des Martyrs/ Th. de Poche).



Émilie Eechaute

Diplômée de l'AD en 2022, Émilie Eechaute commence véritablement sa carrière de comédienne sur les planches bruxelloises sous l'aile de Georges Lini dans le solo *Queen Kong* (2023, Cie Belle de Nuit, Th. de Poche), puis sous la direction de France Bastoen dans *Ces filles-là* (2026, Th. de Poche/Th. des Martyrs). Précédemment, elle joue dans *Maelström* (2018, Muriel Clairembourg), *Les Trublions du Bois Moreau* et *S.O.S Vérité* (2017, Philippe Derlet) ainsi que *Les Liaisons Dangereuses* (2017, Enea Davia). Comme metteuse en scène, elle signe *Mind* (2020, Th. du Blocry) et *Scapin* (2025, Les Riches-Clares, Cie Bilitis), dont elle conçoit et anime les marionnettes. Elle est également marionnettiste sous la direction de Natacha Belova et Tita Iacobelli à l'internationale dans *Une Traversée* (2025-2027, Cie Tchaïka). Dans le jeune public, on la voit comme comédienne et marionnettiste dans *Le Petit Chaperon Rouge* (2021, Théâtre de Verdure), et dans *Encore l'Hiver* dans le personnage de Lum (2026, Cie La Berlue). Elle prête sa voix à plusieurs projets radiophoniques et lectures-spectacles, dont *Aux Cyprès Heureux* (2025, Th. Jean Vilar, Florence Bovet), *Une Nuit* (2024, Alice Coquelle), *Terra Nova* (2022, Joakeem Carmans), *Les Poétesses Oubliées de l'Histoire* (2022). Pour cette série de podcasts de poésie et sa recherche sur l'invisibilisation des femmes créatrices, Émilie obtient d'ailleurs le Prix Philippe Maystadt (2023). Elle est aussi lauréate du Prix Play Right+ (2022). Avec le chorégraphe Corentin Delpierre, elle fonde la Compagnie Bilitis (2022), où elle joue, conçoit, danse, chorégraphie des projets tels que *Les Chansons de Bilitis*, *Balcon*, *DanceDanceDance* (Klara Festiva, LaboLobo – DCJ – P.A.R.T.S.), *Love Is In The Air*, *Festibilis*,... Aujourd'hui, ils développent un projet humoristique sur la danse contemporaine interprété par Michèle Swennen, soutenu par une bourse de recherche. Également artiste-pédagogue, elle collabore avec de nombreuses structures pour des projets pédagogiques et notamment intergénérationnels (CAC, Musée d'Ixelles, Dalcroze, DCJ, MoVart, Labolobo, BLM, AACB, P.A.R.T.S,...) et d'autres structures reconnues.



Léna Dalem-Ikeda est une actrice eurasienne belgo-japonaise. Née au Japon à Kyoto, elle grandit en Belgique à Bruxelles. En 2023, elle est diplômée avec distinction au Conservatoire Royal de Liège (ESACT). Elle participe à plusieurs tournages, notamment dans la série *Papa ou maman* de Frédérick Balekdjian, dans la mini-série *Respire* de Alessandro Cierro, ou encore dans la série RTBF *Quiproquo* réalisé par Maxime Pistorio et Benjamin Viré. En 2021, elle rejoint la compagnie Astragales de Jaco Van Dormael et Michèle-Anne de Mey pour la création et la tournée du spectacle *Hermès Légèreté*. En 2023, elle joue dans le spectacle de Renelde Pierlot, *Léa et la théorie des systèmes complexes*. Elle joue également dans la pièce *Les Trois sœurs* de Tchekhov mis en scène par Christophe Sermet.



Marie Phan est diplômée du Conservatoire Royal de Mons ARTS2, dans la classe de Frédéric Dusienne, en juin 2019. Son travail mêle souvent le théâtre et la danse.

C'est en incarnant Esméralda dans l'adaptation de *Notre-Dame de Paris*, mise en scène par Thierry Debroux, au Théâtre Royal du Parc et dans plusieurs centres culturels de Wallonie (2019-2022), qu'elle débute sur les scènes bruxelloises. La même année, elle joue au Rideau dans *Préparatifs*, mis en scène par Pascal Crochet (2020-2022).

Elle participe plus tard à deux créations de Frédéric Dusienne : *Là où le soleil se couche* (2021-2023) et *Assigné à existence* (2025). À côté de ça, elle collabore avec Lorent Wanson, avec la compagnie de danse *Dame de Pic* et avec l'écrivaine Nerina Cocchi.

Pour la saison en cours, Marie sera présente au Théâtre des Martyrs et au Poche, dans la création *Ces filles-là* de France Bastoen (2025 -).

Elle joue aussi dans des créations jeune public.

Marie Phan fait partie du collectif LEGOBOUM et joue dans leur spectacle *COMBADEGO* (2019 -), un slam choral présenté dans divers festivals d'arts de rue et d'espaces publics (Chalon-dans-la-rue, Aurillac, Sortilège, Chasse-Pierre, Festival Nomade, Namur-en-Mai, Les Zaccros d'ma rue, Les Fondus du Macadam, etc.).

Elle chorégraphie un projet solo *A RAS BORD*, qui a fait l'objet de son travail de fin d'études à ARTS2 et pour lequel elle reçoit la mention de Grande Distinction. Ce solo a été présenté à plusieurs événements, dont le Festival Tout Mons Danse au M.A.R.S. (2019), le Cocq'Art Festival (2020-2022), le Garage 29 (2023) et le KRMS Festival (2024).



Valentine Monserand

Valentine est à la croisée de plusieurs métiers du théâtre: elle joue, met en scène et fait de la lumière.

Elle se forme d'abord en jeu au conservatoire du VI^e arrondissement de Paris (2014-2018), puis à l'INSAS (promo 2019-2023).

En 2024, Valentine joue dans le court métrage *À la recherche de la queue perdue de l'humanité* de Sofia Cecere, et dans *côté cour* de Lionel Delhaye. La même année elle rejoint en assistantat la création *Danse Macabre* de Clément Thirion au Studio Varia. Récemment, Valentine rejoint l'équipe du spectacle *ces filles là*, mis en scène par France Bastoen. Côté lumière, elle crée depuis 2023 les lumières des shows du *Cabaret Mademoiselle*. Côté mise en scène, c'est sa rencontre en 2022 avec la cheffe d'orchestre Laure Deval qui l'amène à mettre en scène un premier opéra, *L'Elisir d'amore*. En 2025 leur collaboration se poursuit, avec la création de *la Fabrique Opéra Alsace-Grand Est*, au sein de laquelle elle mettra en scène *La Traviata* à l'horizon 2027.



Cléa Bormans

Diplômée du Conservatoire de Mons (Arts Au Carré) en juin 2023, Cléa Bormans poursuit sa formation avec un master en Agrégation à l'IAD l'année suivante.

Nourrie par 15 ans de cours de danses différentes, elle développe une passion et une curiosité pour le mouvement. Elle mêle donc sa pratique théâtrale et son intérêt pour le geste et les corps. Lors de sa formation, elle a l'opportunité de créer *Faux Pas*, un laboratoire de recherche corporelle autour du « comme il faut » et des injonctions liées à la danse et aux corps normés.

Depuis son diplôme, Cléa s'investit dans quelques projets émergents et développe ses propres écritures.

Elle s'intéresse également à la mise en scène grâce à un premier assistantat avec Jessica Fanhan lors d'un projet des Master au Conservatoire de Mons (Arts2), intitulé *Réglons nos comptes* (juin 2024).

Nourrie de cette expérience, elle continue sur cette lancée en assistant Jonathan Fox sur un seul en scène de Bernard Cogniaux, *Ô vous, frères humains*, au Théâtre le Blocry et au Théâtre le Public (2025).

Elle est également actuellement assistante sur *Susie Got Talent*, un texte de Réal Siellez et mis en scène par Muriel Clairembourg, au Théâtre des Martyrs, à découvrir en mai 2026.

Après de la figuration dansée dans *Georges de Molière* (Clinic Orgasm Society, Varia, 2024), *Ces filles-là* est son premier projet professionnel en tant que comédienne.





7/ Pistes pour prolonger la réflexion

Essais

- *Pour en finir avec le harcèlement*, de Bruno Humbeeck (Odile Jacob, 2019), devenu une référence belge en la matière. Ce psychopédagogue et chercheur dissèque le phénomène à l'école mais aussi sur internet et au travail, pour pouvoir mieux le combattre. Riche, complet, faisant le lien entre théorie et pratique, tant au niveau individuel que collectif, on vous le recommande parmi la multitude de livres qui abordent le sujet.
- *Le harcèlement à l'école, mythes et réalités*, de Benoît Galand (Retz, 2021). Fort de ses nombreux travaux de recherches, ce professeur de l'UCLouvain décortique les idées reçues et les compare à ce qu'il a observé sur le terrain. Son petit livre de 160 pages est téléchargeable gratuitement sur le site du Cairn, et il permet de se faire une idée plus juste : [Le harcèlement à l'école | Cairn.info](#)
- *King Kong théorie*, de Virginie Despentes (Poche, 2007). Le classique, cinglant et incontournable, si vous ne l'avez pas encore lu ou fait lire à d'autres, ça pourrait bien être le moment...
- *Les sociétés matriarcales du passé et l'émergence des sociétés patriarcales*, de Heide Goettner-Abendroth (Edition des Femmes, 2025). Après son premier essai, la chercheuse allemande nous revient avec ce deuxième volume pour nous relater une contre-histoire, vue par les femmes, et ouvrir une perspective alternative révolutionnaire dans notre société en crise. C'est 572 pages, on n'a pas encore tout lu, mais ça promet...
- *Cessons d'être des moutons ! Du bon usage de l'intelligence collective*, de Cass Sunstein et Reid Hastie (Flammarion, 2025). Pour aller un peu plus loin dans la réflexion sur le conformisme social, dépasser les limites des fonctionnements habituels des groupes ou des sociétés, et apprendre à utiliser réellement la force de l'union de nos différences.

Romans

- *Queen Kong*, d'Hélène Vignal (Acte Sud, 2023). Ce court roman plusieurs fois primé et mis en scène au Théâtre de Poche par George Lini mérite la première place dans ces références, tant il est juste, actuel, percutant. Il vaut la peine en soi, et cerise sur le gâteau, il permet de creuser (avec les plus de 15 ans) la réflexion sur le slut-shaming et le cyber-harcèlement misogyne. Mais aussi sur le droit au plaisir féminin et sur les moyens d'une lutte juste sur différents fronts dans ce monde.
- *C'était juste une blague*, de Caroline Peiffer (Beta Publisher, 2024). Ce matin, Manon s'est suicidée. Qu'est-ce qui a bien pu la pousser à faire ça ? Chacun mène son enquête parmi ses proches, et les rumeurs de harcèlement et de cyberharcèlement s'avèrent réelles. Ce récit, écrit du point de vue de ceux qui restent, pose la question de la responsabilité individuelle et collective face à ce phénomène. À faire lire à partir de 15 ans pour une plongée dans les conséquences de ces actes « anodins ».
- *Blacklistée*, de Cole Gibsen (Pocket Jeunesse, 2015). Regan, jeune fille populaire, découvre un jour en arrivant au lycée le mot « Salope » taggué sur son casier, et commence une descente aux enfers... Ici, on se place du point de vue de la victime, et c'est un parmi les nombreux romans qui permettent l'empathie.
- *Le temps des sorcières*, de Alix E. Harrow (Hachette, 2022). Un roman qui se passe à New Salem, en 1893, et qui nous fait suivre trois sœurs qui réactivent ce qui leur reste de magie... Loin de n'être qu'une histoire fantastique, c'est un récit qui redonne du pouvoir, en présentant la magie comme une manière de penser que chacun est libre d'agir, même lorsque le mal rôde tout autour. Et cette idée de la magie pourrait bien être plus pertinente que jamais aujourd'hui, pour notre plus grand bien à tous, hommes et femmes...

BD et romans graphiques

- *Meuf*, de Marie Dubois (Le Lombard, 2024). « Mais au fait, ça veut dire quoi, être une femme ? » À cette question super simple, il existe une myriade de réponses ! « Meuf » les décrypte avec humour en explorant les thématiques liées au corps, à l'orientation sexuelle, au (cyber)harcèlement ou encore au sexisme de la société. Dans cette enquête aux allures de quête fantastique, les jeunes aventurières apprennent à mener à bien leur vie de meuf vers le graal ultime ; une vie pour soi et bien dans sa peau !
- *Ratures indélébiles*, d'Aurèle Gaillard (Jungle, 2022). Un roman graphique à partir de 12 ans qui donne à voir les mécaniques d'exclusion, de rivalités féminines, de complications amicales et sentimentales, jusqu'à ce qu'une photo de nu prise dans les vestiaires ne commence à circuler...
- *Jane, le renard et moi*, de Fanny Britt (Editions de la Pastèque, 2012) est une pépite poétique à propos du harcèlement scolaire. Hélène, qui en est victime, se réfugie dans la lecture, et notamment dans *Jane Eyre*, le premier roman de Charlotte Brontë. Si on a besoin de beauté, de changer de ton, de se souvenir du pouvoir de la littérature sur notre résilience, c'est ici offert d'une très jolie manière.
- *Olympe de Gouges*, par Catel et Boquet (Casterman, 2021). La biographie en BD de cette pionnière des droits de la femme et de la citoyenne, une super manière de la découvrir, d'entrer dans l'histoire, de comprendre les enjeux de l'époque et de les relier aux enjeux de société égalitaire actuelle.
- *Tu n'es pas obligée*, de Ovidie et Diglee, encore elles (Ville brûlée, 2022). Voici un essai illustré à destination des ados qui nous réjouit : non, on n'est pas obligé de s'épiler, de se maquiller, de s'habiller d'une certaine manière, de faire l'amour, d'aller jusqu'au bout... (mais si on aime bien, on peut!) Les autrices déconstruisent les injonctions de la société envers les filles et leur rappellent qu'elles ont le droit de dire non, de changer d'avis, de faire ce qu'elles veulent en fait. Une super lecture pour les adolescentes, mais aussi pour les mecs, les non binaires, les mamans, les mamies, les voisines et toutes celles qui veulent se sentir plus libres !

- *Les crocodiles*, de Thomas Mathieu (Le Lombard, tome 1 en 2014, tome 2 avec Juliette Boutant en 2019). Un classique mais tellement utile. L'auteur illustre des témoignages de femmes liés aux problématiques comme le harcèlement de rue, le machisme, le sexisme ordinaires, le «slut-shaming» et le «privilège masculin». Le projet est à découvrir absolument ici : <https://projetcrocodiles.tumblr.com/>

- *Les combats invisibles*, par Taous Merakshi et Karim Alliane est une initiative BD spécialement réalisée pour lutter contre le harcèlement scolaire, à l'initiative de la maison d'édition Dupuis et de la chanteuse Lou (2023). Un langage très jeune, un scénario parfois un peu cousu de fil blanc, mais malgré tout un bon support à la réflexion et très ancré dans le quotidien des jeunes.

Podcasts

- *Affiche ton ex*, une série radio de Romain Weber et Constance Vilanova, en 5 épisodes de 28 minutes (France Culture). Alma, 18 ans, se rend compte un jour que des photos d'elle nue circulent sur internet, mises en ligne par son ex. A partir de là, cette série de fiction explore ce phénomène de plus en plus répandu. «AfficheTonEx» de Romain Weber et Constance Vilanova : un podcast à écouter en ligne | France Culture

- *Les couilles sur la table #87 : Dans la tête des ados* (Binge Audio, octobre 2023). Victoire Tuillon interviewe ici l'auteur du livre « Pubère la vie. À l'école des genre », Didier Valentin, aka Docteur Capote. C'est le fameux animateur qui a passé 20 ans dans les écoles à parler sexualité avec les ados. Dialogue passionnant sur les masculinités adolescentes actuelles...Dans la tête des ados - Les Couilles sur la table - Binge Audio

- *Yesss !* Ce podcast d'empowerment féminin nous offre un épisode #5 *Warriors sur internet* qui s'intéresse tout particulièrement aux pratiques problématiques en ligne, comme par exemple demander des photos de nu comme si c'était normal à l'heure actuelle, et/ou de les balancer partout après la rupture... Comment faire gaffe, et comment se défendre ? Un super podcast à découvrir : YESSS #5 - Warriors sur internet - YESSS | Acast

- *Mansplanning*, de Thomas Messias, explore les différents types de masculinités, et c'est top. Un podcast fait par un mec blanc, hétéro, valide, pas pauvre et qui se questionne sur ses privilèges, et sur les moins privilégiés que lui. À mettre dans toutes les oreilles. [Mansplaining: les épisodes à écouter sur Slate Audio | Slate Audio](#)


- L'excellent programme historique de La Première, *L'Heure H*, nous offre un épisode passionnant sur l'histoire des sorcières de Salem. Ne le ratez pas, ça vaut une bonne série tellement c'est bien raconté. Sur Auvio ou ici : [Le procès des sorcières de Salem : les théories rationnelles derrière le mythe - L'Heure H](#)

Films et vidéos

- *4 harcelé, 1 harceleur... ils se rencontrent*. Un reportage de 48 minutes du média indépendant Le Crayon, qui est assez impactant parce qu'il donne la parole à ces 5 jeunes, en abordant des sujets importants, avec aussi quelques mots d'experts. Ils débattent entre eux à propos de leur vécu, du cyberharcèlement, de la limite des moqueries, de l'importance des excuses et du pardon, des conséquences sur le corps et sur le mental, des raisons de leurs réactions quand ça s'est passé... Vraiment précieux pour prendre du recul et se mettre à la place de chacun. 4 harcelés, 1 harceleur... Ils se rencontrent.

- *Lindsay, la mécanique du harcèlement*, un documentaire de Felix Seger (France TV, 2024) de qui s'intéresse au cas de cette jeune fille de 13 ans qui s'est suicidée en France suite à du cyberharcèlement. Tout à fait dans le vif du sujet. Pour un extrait intéressant avec l'avis d'une spécialiste sur notamment le rôle des adultes autour des jeunes, vous pouvez aller ici : [Harcèlement scolaire : une psychologue parle du rôle infernal des réseaux sociaux](#)

- *TKT*, un film de fiction de Solange Cicurel (2024) avec Emilie Dequenne et Stéphane De Groodt, qui incarnent les parents d'Emma, 16 ans, admise aux soins intensifs. Depuis son coma, elle revit tous les souvenirs du harcèlement scolaire qu'elle a subi pour l'amener là.

- Pour les ados de 12-13 ans, ce petit reportage (9') des Niouzz de la RTBF sur leur opération HOPE dans les écoles est une super intro à la thématique, avec des témoignages, des explications à leur hauteur. Sur leur chaîne Youtube, on retrouve d'autres vidéos pour le même public cible qui sont plus précises (le rôle des témoins, le cyberharcèlement avec les jeux en ligne...) [HOPE - L'opération pour lutter contre le harcèlement scolaire](#) 

- *#salepute*, c'est un documentaire belge costaud (pour les plus de 16 ans, du coup) réalisé en 2021 par Myriam Leroy et Florence Hainaut, deux journalistes qui ont subi des cyberviolences, comme 73% de femmes dans le monde. Si vous voulez ouvrir les yeux sur le phénomène chez les adultes, foncez.

- *Stéréotypes, stéréomeufs*, une série de vidéos (4') accompagnées d'un guide pédagogique, qui déconstruit les préjugés sur les hommes et les femmes. Drôle, bien foutu, réaliste, hyper adapté aux ados, ça ouvre le débat. [Accueil - Stéréotypes Stéréomeufs](#)

- *Adolescence*, la mini-série britannique de Jack Thorne et Stephen Braham (Netflix, 2025). On suit en un long plan-séquence l'univers autour d'un adolescent de 13 ans accusé du meurtre d'une de ses camarades de classe. La série acclamée par la critique parle du masculinisme chez les ados, et notamment de la culture incel relayée par les réseaux sociaux. À voir, avec ou sans ados.

Jeux

- *No way bully!* Un jeu collaboratif de paroles pour les ados, qui présente sur chaque carte une situation et 4 réactions possibles. Le jeu est accompagné d'un carnet pédagogique de 24 pages conçu par l'autrice. Chouette outil développé par Topla. [No Way, Bully! Le jeu pour sortir du harcèlement scolaire](#)

- *Dislike*, un jeu de rôle pour ados et adultes inspiré du jeu Mafia (dans la même veine que Loup-Garou), permet d'aborder le cyberharcèlement d'une manière vraiment étonnante et du coup super intéressante : en étant encouragé à faire le mal sur un réseau fictif, SnapTox. Il est téléchargeable gratuitement, et très bien encadré, et ça donne vraiment envie de le tester : [Un jeu pour parler du cyber-harcèlement - Dislike](#)

- *Moi c'est Madame* est un jeu de répliques pour filles et mecs qui ont envie de s'allier pour trouver des ripostes anti-relou à toutes les remarques sexistes qu'ils ou elles se prennent dans la tronche. De quoi mettre l'ambiance et se sentir plus fort face aux attaques !

Musique

- Eddy de Pretto et Yseult, *Pause x Kiss*, pour d'autres canons de beauté et une autre image du couple (qu'ils jouent, ils ne sont pas ensemble), pour l'enlacement de leurs magnifiques voix, pour la découverte de leurs deux personnalités hors cadre passionnantes. Eddy de Pretto a été lui aussi victime de grave harcèlement homophobe.
- Anne Sylvestre, *Frangines*, reprise par l'actuelle June Milo, qui dénonce la compétition entre les femmes et parle de la possibilité d'une sororité (elle date de 1979 mais est toujours tellement d'actualité...) [Anne Sylvestre chante FRANGINES \(1979\)](#) ou reprise par June Milo : [June Milo - Frangines \(Anne Sylvestre's cover\)](#)
- Plus actuel, *En silence*, d'Hazerka, parle du harcèlement scolaire qu'il a lui-même subi durant son adolescence. Ce jeune artiste vaut la peine d'être découvert, parce qu'il est engagé sur le sujet, et va à la rencontre des jeunes dans les écoles pour témoigner de son vécu. Il parle dans de nombreuses vidéos et il y a même une BD sur son histoire. [Hazerka - En silence ft. Ornella Tempesta](#)
- Pour le côté métal / rock de la force, une petite découverte : *Adelphité*, du groupe français Sidilarsen. [SIDILARSEN - Adelphité \(official music video\)](#)

Sites internet et réseaux sociaux

- *Child Focus* est un grand allié pour les élèves, les profs et animateurs par rapport au cyberharcèlement. Ils proposent des formations pour les profs, mais aussi des outils concrets pour les élèves, comme l'application Cyber Help, développée avec Bruno Humbeeck, pour que les jeunes puissent directement signaler des messages reçus problématiques à un responsable harcèlement dans leur école sans devoir aller trouver la personne en face à face. Leur site regorge de ressources pour tous les âges et profils. Ils proposent aussi par exemple de créer des CyberSquads dans les écoles, pour une entraide anonyme entre pairs, dans l'idée d'adelphité. C'est par ici : [Jeunes](#)
- L'ASBL *Theracommuni*, créée en 2019 par un groupe de thérapeutes, enseignants et coachs témoins de harcèlement scolaires depuis leur cabinet de consultation. Ils ont à cœur de partager leurs outils, qui sont très chouettes, et qu'on vous encourage à découvrir ici : [Qui sommes-nous – Stop Harcelement \(notamment un jeu vidéo, des affiches, des vidéos faites ou à faire par les jeunes, de l'aide aux profs...\)](#)

- *Bibliothèques sans frontières*, dans sa branche belge, a conçu un programme pédagogique intitulé « Cyber Héros » qui sensibilise les jeunes (plutôt fin primaires, début secondaires) à la sécurité de toutes leurs activités numériques. Avec des activités en classe, d'autres pour les familles, des questionnaires pour évaluer sa pratique, c'est aussi un superbe site de ressources : [Aborder la cybercitoyenneté avec les enfants - Les cyber héros](#)
- L'ONG Plan International propose un panel de matériel pédagogique pour sensibiliser aux questions d'égalité homme-femme, notamment pour déconstruire les stéréotypes de genre et lutter ensemble contre le cyberharcèlement sexiste. [Téléchargez le matériel pédagogique | Plan International Belgique](#)
- Le collectif *#Stopfisha*, fait référence à la pratique du fisha, verlan pour affiche, qui consiste à publier des photos ou vidéos sexuelles de son ex en ligne. Son site permet de signaler des violences de ce type, et de trouver des moyens de lutter ou de se protéger. [Stop Fisha | Association féministe contre le cybersexisme et les cyberviolences sexistes et sexuelles.](#)
- Pour véritablement œuvrer à une culture de la bienveillance dans votre établissement, on vous renvoie vers l'Université de la Paix, qui a développé un programme multiforme et complet intitulé *#BetterTogether*, proposant tant des ateliers dans les classes, des ressources et des formations pour le personnel scolaire, pour améliorer le climat scolaire lutter contre le (cyber)harcèlement. Ça vaut la peine, si vous avez une équipe avec assez de personnes motivées... [#BetterTogether – Université de Paix](#)

THEATRE DE POCHE

Chemin du Gymnase, 1A - 1000 Bruxelles

Arrêt Longchamp : tram 7, bus 38 et station Villo n° 244

Arrêt Legrand : tram 7 et 8 et station Villo n° 71

reservation@poche.be – +32 2 649 17 27
poche.be

IBAN : BE97 5230 8020 6749

Contact production et diffusion :

Anouchka Vilain
production@poche.be
+32 496 10 76 91

Contact pédagogie et médiation :

David-Alexandre Parquier
prof@poche.be
+32 488 42 37 52

Contact presse :

Marie Delacroix
presse@poche.be

Rédaction *Elodie Mopty*

Affiche : *Olivier Wiame*

Crédit photos : *Lara Herbinia*